

PRIX  
\$2.00

# Le coin du feu.

Revue  
FÉMININE MONTREAL

# LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT : }  
\$2.00 PAR ANNEE. }

OCTOBRE 1893

ADMINISTRATION : }  
63 RUE ST. GABRIEL. }

## SOMMAIRE

CHRONIQUE. . . . .	<i>Mme. Dandurand.</i>	LADY ABERDEEN. . . . .	***
FRAVERS SOCIAUX (les enfants gâtés) . . . . .	<i>Marie Vieuxtemps.</i>	CHOSSES DE FRANCE. . . . .	****
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON. . . . .	***	LA PAGE DES ENFANTS . . . . .	<i>Paul Margueritte.</i>
LITTÉRATURE. . . . .	<i>Gaston Deschamps.</i>	SOLUTIONS, ENIGMES, ETC. . . . .	**
DANS LE MONDE ARTISTIQUE. . . . .	****	CUISINE. . . . .	<i>Tourne-Broche.</i>
SAVOIR-VIVRE. . . . .	**	ICI ET LA. . . . .	****
PETITS COURS DE MYTHOLOGIE. . . . .	***	UNE PAGE D'HISTOIRE. . . . .	<i>D.</i>
HYGIÈNE. . . . .	****	LETTRES D'UNE MARRAINE. . . . .	<i>Em. Raymond.</i>
LA MODE. . . . .	**	UNE VENGEANCE A BORD. . . . .	**
LOCUTIONS VICIEUSES. . . . .	<i>Méteore.</i>		

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D. GUSTAVE LEMIEUX, L.C.D

*A. & G. LEMIEUX,*

CHIRURGIENS-DENTISTES,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.

## NOTES DE L'ADMINISTRATION.

Lorsque nous avons expédié "LE COIN DU FEU" à nos présents lecteurs, nous avons déclaré que nous ne réclamerions pas le prix de l'abonnement avant que six mois se fussent écoulés; il y a de cela *dix mois*. Nous prions, en conséquence, nos abonnées de ne pas tarder à se mettre en règle avec nous.

Adressez :

LE COIN DU FEU,

63 rue St. Gabriel,

Montréal.

## Chronique

Il est des questions, mesdames, qui se discutent dans les journaux, et qui ne sont pas de notre ressort. Nous apercevons quelquefois en tête d'une colonne de notre gazette un titre bien en vedette qui attire notre regard mais qui ne l'enchaîne pas ; ce titre se reproduira de jour en jour, se maintiendra des semaines et des mois sous notre vue obsédée, et toujours nous le fuirons sans même l'effleurer d'une pensée passagère. Ainsi "*la mer de Behring*" concurrentiellement avec le choléra, assiége notre attention et nous poursuit depuis un temps indéfini, comme si sa vague déchainée, envahissant notre continent, voulait nous atteindre et nous engloutir. Ces mots cependant ne produisent en nous aucune frayeur : ils ne font naître que l'ennui que provoquerait un air cacaphonique d'orgue de barbarie sempiternellement répété sous nos fenêtres.

C'est que la question ne semble pas de notre compétence, un peu parce qu'elle touche à la politique et beaucoup parce qu'elle est grave, aride, et que notre esprit n'y veut pas s'arrêter.

Elle a pourtant, comme tout procès, son côté plaisant et ironique, où la justice intéressée, la logique fantaisiste des contestants se montrent pour le plus grand amusement de la galerie.

Avant l'achat de la presqu'île d'Alaska par les Etats-Unis, les Russes, qui en étaient propriétaires, prétendaient que la Mer de Behring, en partie enclavée dans leurs possessions, était une mer russe, ce que les Etats-Unis niaient emphatiquement. Vous avez ici en regard l'arbitraire égoïsme du propriétaire et l'indignation d'un rival envieux.

La querelle au fond n'avait pour objet que la pêche de ces fameux phoques, dont la peau précieuse est d'un prix si élevé quand elle nous revient de Londres teinte et préparée à point sous le nom anglais de *sealskin*.

Mais voilà que soudain la comédie prend un tour inattendu ; et que — si je puis ainsi dire — le phoque que la Russie avait dans l'œil s'en va altérer à son tour la vision de l'Oncle Sam. L'explication du problème la voici : En matière d'intérêts, comme dit l'autre, tout dépend du point de vue. Or, les Etats-Unis, s'étant rendus acquéreurs du territoire d'Alaska, avaient trouvé tout simple et surtout commode, en revêtant les droits des anciens

propriétaires, d'adopter également les prétentions exclusivistes si énergiquement combattues quand elles ne faisaient pas leur affaire. De sorte que l'intéressante Behring, à l'en croire, n'était plus ni une mer russe, ni une mer ouverte comme ils l'avaient affirmé jusque là, mais une mer américaine.

Or, comme nos compatriotes de la Colombie Anglaise avaient l'audace d'y aller pourchasser les susdites bêtes au riche pelage, le gouvernement de Washington fit saisir les vaisseaux canadiens, sous le prétexte qu'ils exterminaient les phoques en toutes saisons, et qu'il était de son devoir de protéger par tous les moyens ces intéressants amphibiens ; qu'au surplus, si l'on discutait le fait que la Mer de Behring était une mer intérieure lui appartenant, il restait encore un très fort argument en sa faveur. Les îles Pribyloff, disaient les Yankees, sont notre propriété ; c'est sur ces îles que les phoques mettent bas leurs petits, et quand ces petits s'éloignent de leur berceau pour prendre leurs états, fusse même à cent lieues de là, les canadiens nous prennent notre bien en les capturant.

Le Canada se plaint à John Bull, son tuteur.

Comment ! fit l'Angleterre, la Mer de Behring serait une mer américaine où je n'aurais pas le droit de promener mon pavillon. Mais, ne suis-je pas le maître des mers ! Nous allons bientôt régler ça.

Ça vient d'être réglé en effet. Les Etats-Unis acceptèrent de soumettre leur cas à sept arbitres, dont deux Américains, deux Anglais — Lord Hannen et Sir John Thompson — et trois étrangers : un Suédois, un Italien et un Français, tous siégeant à Paris.

Les Yankees, qui sont de fins renards, jouèrent bien leurs cartes : ils insistèrent sur leur droit exclusif à la navigation de la mer de Behring ainsi qu'à la pêche, et firent ressortir la nécessité d'instituer des règlements pour empêcher la destruction des phoques.

L'Angleterre, parlant au nom de toutes les autres nations, décréta avec l'assentiment général que la baie polaire qui avait excité tant de convoitises était une mer internationale ; les bêtes aristocratiques et si estimées qui nageaient dans ses eaux, par

conséquent, n'appartenait pas plus à la nationalité américaine qu'à toute autre.

— Cependant, reprirent les deux juges américains, comme l'urgence d'une loi pour prévenir l'anéantissement des phoques est prouvée, nous proposons à cette fin que la pêche soit limitée à six mois de l'année, et qu'on ne puisse la faire qu'à une distance de soixante milles des îles Pribyloff.

Sir John Thompson, qui jusqu'à ce moment était tout radieux, s'éleva contre une telle exigence, et argua que si on défendait l'accès de la mer pendant six mois et qu'on empêchât la pêche en deçà de soixante milles des côtes de l'île, on abandonnait pratiquement les précieuses proies — sujet du litige — aux États-Unis.

Lord Hannen, représentant notre tuteur, qui devait nous protéger puisque nous étions seuls en cause, répondit que puisque l'Angleterre gagnait sur tous les autres points il n'était que juste d'accorder les règlements demandés par nos voisins. Et il en fut ce que ces derniers voulurent.

L'orgueil de l'Angleterre étant satisfait, notre protectrice eut un mouvement de générosité à la Don Quichotte, et daigna faire une petite concession aux adversaires. Elle leur abandonna les phoques.

Mais les Canadiens, direz-vous !... Les Canadiens, ils restèrent dans la situation des protégés du chevalier de la Manche — vengés mais battus.

∞ Vous vous rappelez que nous nous demandions après le coup d'état du jeune empereur d'Allemagne, révoquant les députés qui ne voulaient pas augmenter la misère du peuple en votant de nouveaux millions pour l'armée, si ce pauvre peuple aurait la force de maintenir l'acte courageux du parlement ou s'il s'aplatirait sous la férule du tyranneau.

Le nécessaire fut fait pour assurer le dernier de ces résultats, et les récentes élections ont renouvelé le parlement, de manière à satisfaire Guillaume II. On lui votera maintenant tout ce qu'il voudra. Que ce soit au prix de la paix ou de l'aisance de ses sujets, peu importe à l'orgueilleux rival de la France. Au reste, si cela amuse les Allemands de s'arracher le pain de la bouche pour faire sourire leur belliqueux empereur, ils auraient tort de

s'en priver et nous de nous attendrir sur leur misère.

Quant à la réforme tentée par le grand homme d'état anglais — réforme différant par l'esprit de justice qui l'inspire des projets égoïstes du souverain dont nous venons de parler — elle a été votée par la chambre de Westminster, en dépit des obstructions d'une minorité enragée. M. Gladstone, le prodigieux octogénaire qui a mené sans défaillance cette orageuse campagne, ne peut cependant se flatter d'être au bout de ses peines.

La chambre des Lords, qui, comme notre sénat, a le droit de sanctionner ou de rejeter les lois adoptées par l'assemblée des députés, a voté contre le Home Rule avec une imposante majorité. Et alors ? Alors la dernière ressource de l'illustre homme d'état n'est plus que d'abolir la récalcitrante chambre des Lords ou de la transformer, de façon à y faire prévaloir sa politique. *Mend it or end it*, telle est son intention. L'entreprise n'est pas un jeu d'enfant.

— Pour faire diversion à toute cette politique, je veux vous faire faire connaissance avec un personnage du martyrologe canadien. Dans notre peuple, l'esprit inventif ne fait pas défaut ; tout le monde sait que nos compatriotes ne sont pas en peine pour donner à leur progéniture des noms patronymiques inouis et suggérés par la plus libre et la plus originale des fantaisies. Vous avez peut-être rencontré des *Ordéliste*, *Purissima*, *Coadjuteur*, des *Pilate*, des *Magnificat*. Pour ma part je connais une jeune victime que sa mère fit baptiser *Walter*. La prononciation un peu dure de ce nom étranger ne put jamais être adoptée dans la famille de l'enfant ; les lèvres françaises de ses parents l'adoucirent et le transformèrent à un point que le petit malheureux s'appelle aujourd'hui *Voltaire*.

Mais ce n'est pas celui-là que je voulais vous présenter. La nouvelle découverte qui donne à notre génération un nom sonore et tout indigné pour les disciples d'Hippocrate, c'est *Vertèbre*. Aux familles nombreuses qui ont épuisé la liste du calendrier, aux parrains qui veulent se venger, je soumetts cette trouvaille géniale.

M<sup>me</sup> Dandurand

## Travers Sociaux.

### LES ENFANTS GATÉS

Ils s'appellent légion, et c'est dans toutes les conditions qu'on les retrouve avec les imperfections radicales et incorrigibles de leur caractère indiscipliné.

Une discipline, une règle, un système, voilà la moëlle de toute éducation sérieuse et ce qui manque presque généralement dans nos familles. On ne pourrait sans injustice reprocher aux mères canadiennes de manquer de bonne volonté, car elles sont des modèles d'abnégation, ne comptant pas leurs peines et se tuant souvent dans l'ardeur de leur zèle à assurer le bonheur de leurs enfants. Quel dommage qu'un si beau dévouement se trompe quelquefois de chemin ! Voit-on tout le bien que pourraient produire d'aussi courageux efforts inspirés seulement par un principe supérieur. Celui qui guide leur conduite généreuse est trop souvent erroné en ce qu'il tend à éviter tout sacrifice à leurs petits élèves et à ne leur refuser aucune jouissance n'offrant pas de dangers immédiats, quand, au contraire, elles devraient ne manquer aucune occasion de les familiariser avec la nécessité du renoncement, et prendre bien garde de ne leur laisser contracter la démoralisante habitude des satisfactions faciles. La vie, qui n'a pas que des roses, punit, sans les corriger, ceux qu'on a accoutumés à ne rechercher exclusivement que le plaisir. On en a la preuve dans le fait que les enfants élevés de cette façon ne sont pas plus heureux que les autres ; on pourrait même dire avec vérité qu'ils le sont moins.

Ces sacrifices nécessaires pour la formation d'un caractère bien trempé, on n'est pas à la peine de les inventer. Ils s'imposent de bonne heure. La santé, la conservation de leur bébé, font aux parents une obligation de le contrarier, de lui interdire tel jeu ou tel plaisir. Ce sont ces devoirs impérieux, proportionnés à chaque âge, et qui vont se multipliant à mesure que l'on grandit, qu'il faut faire accepter aux enfants sans faiblesse.

A leur épargner les petites misères de l'enfance, à exciter en les satisfaisant toutes leurs exigences, on n'arrive qu'à appesantir le fardeau qui, un jour,

retombera sur leurs épaules, et qu'à rendre inférieures à leur tâche les victimes de notre intelligente dévotion.

A-t-on remarqué que les hommes sérieux et qui réussissent dans le monde, comme les femmes les plus accomplies, sont souvent les membres de familles nombreuses où cette sollicitude passionnée et exclusive des parents est inconnue ? La discipline indispensable au bon ordre d'une grande maisonnée et les concessions qu'on est forcé de se faire entre frères et sœurs assouplissent le caractère et rendent fort devant les difficultés de la vie.

Les mères canadiennes, il faut le répéter, ne sont pas des Cornélie, aussi leurs fils sont-ils bien rarement des Gracques. C'est tous les jours qu'on en voit combler leurs enfants de friandises qu'elles savent préjudiciables à la santé. Ces femmes, cependant, seraient stupéfaites si on osait leur dire qu'elles n'aiment pas ou qu'elles aiment bien mal les pauvres petits. En agissant envers eux de telle sorte elles obéissent non pas à un sentiment louable, mais tout simplement à un instinct.

Cet instinct maternel, en lui-même, est admirable sans doute, mais il a besoin d'être régi par la raison.

Conserver, entretenir la vie des êtres que Dieu lui a confiés sous peine de réprobation et au péril de la sienne ; ne rien épargner pour leur avancement moral ; sauver leur âme à tout prix, telle est la redoutable tâche départie à la mère de famille. La plupart, cependant, l'assument sans trembler, et quelques-unes subissent avec une espèce d'inconscience ce rôle dont elles ne comprendront jamais toute la dignité.

On compterait sur les doigts de la main celles qui, pénétrées de la gravité de leur responsabilité, se préoccupent de trouver les meilleurs moyens de s'acquitter de leur difficile mission.

Bien peu, doutant de leurs propres lumières, demandent à des esprits éclairés, aux auteurs compétents qui ont traité de l'éducation, la ligne de conduite qu'elles doivent suivre. Les livres qui les instruiraient sur leurs devoirs et les gui-

deraient dans les situations délicates manquent presque totalement dans leur bibliothèque. Une bibliothèque, du reste, est une chose de première nécessité qui, aux yeux du plus grand nombre, passe pour un luxe superflu.

C'est ce qui explique pourquoi l'élément intellectuel et moral est négligé à un point inconcevable. On croit avoir tout fait en envoyant pour quelques années ses filles et ses garçons dans des maisons d'éducation. Que peuvent faire cependant les maîtres les plus zélés, de cerveaux incultes que rien n'a jamais réveillé de leur assoupissement et faits déjà à leur inertie ? Quel pouvoir a leur autorité sur des tempéraments lymphatiques ne trouvant d'énergie que pour se révolter contre la règle qui, la première, vient contrarier leurs penchants, et pour rechercher avec avidité les plaisirs du jeu et de la gourmandise qui les a façonnés dès l'âge le plus tendre à une sensualité dominant tout en eux ?

Qui n'a été à même de constater avec une pénible surprise que des hommes renommés pour leur intégrité ont parfois des fils rien moins que scrupuleux, manquant absolument de sens moral ? Ce malheur n'est pas sans cause. Il faut l'attribuer à l'absence de système qui caractérise l'éducation de famille en ce pays. Les facultés morales comme les forces du corps ont besoin d'un entraînement journalier pour se développer normalement. La charité, la probité, la générosité, le courage, l'amour de l'ordre et du travail, etc., doivent être mis en exercice dès l'éveil de la raison. Différer de cultiver chez l'enfant ces qualités est aussi déraisonnable que si l'on attendait l'époque où il ira à l'école pour lui apprendre à marcher. On trouve facilement, si l'on veut s'y appliquer, les occasions d'éclairer son intelligence et de former son cœur. Les petits incidents de chaque jour nous les fournissent. Dans le règlement des différends qui s'élèvent au milieu des jeux, dans les défenses que la prudence nous oblige de leur faire, dans la morale des histoires qu'on leur raconte, on peut placer autant de leçons sur la justice, la magnanimité, les avantages de la sobriété, ceux de la vertu. Le défaut d'un principe fixe inspirant tous nos actes nous entraîne dans l'erreur d'agir dans ces cir-

constances, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, suivant les dispositions du moment. Ces tergiversations funestes déroutent les jeunes consciences, et faussent à jamais le jugement de leurs naïfs témoins.

Cette étrange insouciance des parents à l'endroit de l'éducation morale de leur progéniture persiste encore quand vient pour cette dernière l'âge décisif de l'adolescence.

Les facultés étant alors dans toutes leurs forces et tout leur épanouissement demandent plus que jamais à être dirigées. Voici pourtant la conduite tenue par la majorité des pères instruits quand leurs filles sortent du couvent :

Après avoir constaté dans une première épreuve que leur *graduée* ne saurait dire, sans hésiter, sous quel régime de gouvernement nous vivons, ni répondre à quelques questions élémentaires sur l'histoire de son pays, ni donner une idée même approximative du chiffre de la population de sa ville natale, ils laissent tomber leurs bras, s'abandonnent avec éclat à un accès d'indignation, et prennent bien vite leur parti d'une ignorance aussi profonde — ou, si l'on veut, d'une science aussi peu pratique. Faire comprendre à la jeune fille que — pour le cas où elle a profité de ses premières années d'études — elle ne possède que les bases d'une instruction solide ; lui indiquer les livres qu'il faut lire, lui imposer certains travaux intellectuels, et tenir la main à ce qu'elle les exécute, ils ne l'essaient même pas. Leur sacrifice est fait, et pas à demi. Cette gentille personne qu'ils se flattaient de voir un jour briller parmi les plus habiles et faire honneur à leur nom, ils se résignent en un instant à la laisser devenir une de ces poupées mondaines, insignifiantes et frivoles, un objet de luxe dont ils ornent — à grands frais — leur salon. Ils ne songeront plus à lui choisir une société intelligente, à attirer chez eux, à inviter à leur table des esprits cultivés dont la compagnie lui serait profitable. Bien au contraire.

S'il leur survient un ami qui soit un homme sérieux, ou quelque visiteur distingué, il semble entendu qu'on épuise les banalités devant les dames, et qu'on s'enferme ensuite, qu'on se dérobe derrière une fumée offensive, pour échanger des idées dont elles auraient pu retirer quelque avantage,

Si les papas peu ambitieux dont nous parlons ont de la fortune, ils tenteront peut-être maladroitement un dernier effort, et feront voyager leur gracieuse ignare. Après l'entraînement qu'ils lui auront préalablement fait subir et que nous venons de dénoncer, cette tentative désespérée ramènera ces demoiselles mille fois plus élégantes, proportionnellement prétentieuses, avec, en plus, des notions abracadabrantes et des plus comiques sur les beautés artistiques de la vieille Europe.

Le résultat, en somme, n'est pas fameux. Quand il s'agit de sujets mieux préparés, les voyages au contraire produisent les plus heureux effets.

Le blâme encouru par la majorité des parents pour l'éducation défectueuse qu'ils donnent à leurs enfants, on pourrait l'étendre dans un grand nombre de cas à la manière dont ils soignent leurs corps. J'ai déjà dit un mot de l'encouragement que quelques-uns donnent au vice de la gourmandise, l'un des premiers qui se manifestent chez l'homme. Je connais des familles dont tous les membres portent la peine d'une pareille incurie. Ces malheureux expient par une dyspepsie invétérée les inconséquences d'une mère qui, loin de mettre des bornes à leur glotonnerie enfantine, s'ingénia à l'augmenter encore. L'erreur que je signale est des plus communes et des plus enracinées dans notre population. S'il venait à l'idée des médecins des familles de mettre, comme c'est leur devoir, les jeunes femmes en garde contre les dangers de ce traitement inhumain, s'ils faisaient observer aux mamans inexpérimentées qu'il est absolument contre nature de tenir de pauvres petits organismes en perpétuelle fonction, cela leur prendrait de nombreuses années avant de triompher d'un vice radical et national. Mais, Dieu sait qu'ils ne songent guère à entreprendre cette réforme urgente, et longtemps encore nos mignons compatriotes pourront à leur aise crever d'indigestion.

L'habitude se répand fort heureusement de conserver dans les familles de ces traités d'hygiène et de médecine qui suppléent à l'imprévoyance de la plupart des médecins et guident les jeunes mères dans l'élevage de leurs bébés. Mentionnons en passant pour le bénéfice de celles qui ne le

connaîtraient pas le précieux ouvrage du Dr Brochard intitulé: *Guide Pratique de la Jeune Mère*.

Il faut convenir que sous le rapport de l'hygiène, l'éducation de la jeunesse a fait de grands progrès dans notre pays depuis quelques années. Nos filles, durant la période de leurs études, sont maintenant initiées aux *sports* athlétiques et d'agrément. Le malheur est qu'on ne poursuive pas plus loin ce salutaire entraînement. De même qu'elles ferment irrévocablement leurs livres, du jour où elles quittent le couvent, la plupart de nos mondaines abandonnent tout exercice physique pour tomber dans cet engourdissement général que nous avons déploré plus d'une fois. Cette double oisiveté les conduit à une sorte d'anémie à la fois physique et morale qui les laisse défaillantes, affolées devant le danger, et dans les situations critiques exigeant le sang-froid et de la force de caractère. On ne trouve pas à toutes les portes de vaillantes canadiennes comme celle qui, il y a quelques années, accomplit — on se le rappelle peut-être — deux fameux exploits. La fille énergique dont je veux parler sauva une fois la vie à son père qui allait se noyer, et dans une autre circonstance délivra un enfant enlevé par un aigle en visant d'une main ferme et tuant raide l'oiseau ravisseur.

Il est à ma connaissance que par le fait de la couardise morbide de nos névropathes, élevées dans la mollesse et l'inertie, de précieuses vies ont été perdues qu'une initiative courageuse et de la présence d'esprit auraient pu conserver.

Je suis d'avis que notre peuple endormi depuis de longues années dans la banalité d'une existence historiquement obscure a besoin d'un stimulant pour réveiller en lui le sentiment chevaleresque qui se meurt et fouetter son sang gaulois en train de se figer dans l'atmosphère atrophiante de cette colonie anglaise.

Les patriotes qui sont à la tête de l'Académie Nationale, en laquelle nous fondons tant d'espérances, trouveront matière à exercer leur zèle à cet égard. Les cours d'histoire populaire qu'ils lui donneront, les drames héroïques dans les spectacles offerts comme divertissements, devront tendre à faire renaître chez le citoyen français du Canada le dévouement passionné à la cause

de la justice comme à celle de l'honneur, ainsi que cette belle et joyeuse vaillance qui sont les qualités essentielles de la vraie race française.

On pensera aussi, sans doute, à instituer une chaire — je ne voudrais pas dire de théologie, ce qui a l'air un peu pédagogue — à l'effet de combattre la singulière ignorance de notre jeunesse catholique en matière religieuse. Il faut entendre dans une discussion avec les protestants ou dans l'explication des rites et des cérémonies de notre Eglise, certains élèves de nos collèges et couvents ! ... On en rencontre plus qu'on ne peut se le figurer qui ne sauraient du premier coup énumérer les sept Sacrements.

C'est à tort qu'on tiendrait les professeurs responsables de ce manque de savoir. Je puis pour ma part — et avec une foule d'autres — témoigner du zèle intelligent comme du dévouement sans bornes des religieuses qui se consacrent à l'ensei-

gnement. Seulement, en vertu d'un phénomène bien connu, il suffit qu'une idée soit présentée sous le nom de *leçon* ou *devoir* pour que l'esprit des écoliers s'y montre réfractaire. Peut-être faut-il voir dans cette malheureuse disposition un autre effet de la paresse morale chez les enfants qu'on n'a pas habitués à se vaincre. Incapable de faire le moindre effort pour s'assimiler l'aliment spirituel qu'on lui fournit, leur intelligence rappelle la comparaison évangélique du sol pierreux impropre à recevoir la semence.

En résumé, il faut à notre jeunesse un traitement plus sain, plus ferme et plus viril si on souhaite de lui voir posséder des forces adéquates pour les événements d'un ordre physique ou moral avec lesquels la vie les mettra tôt ou tard mais infailliblement aux prises.

Marie Vieuxtemps.

## Les Conseils de la Mère Grognon

Puisque j'en suis au chapitre des enfants, je vais vous prescrire tout de suite une mesure que vous trouverez bien d'avoir employée.

On ne vous fait pas facilement concéder que la mère Grognon radote, mais vous allez bien sûr le croire cette fois, sans l'avouer, mes chères filles, si je vous cite l'exemple des barbares qui furent les premiers maîtres de ce pays.

C'est égal, je vous certifie que les *peaux rouges*, si cruels et si primitifs, ne manquaient pas de bon sens. Ils le prouvaient dans la manière de former leurs petits monstres d'enfants destinés comme eux à affronter toutes les rigueurs d'une vie nomade et guerrière, faits pour infliger et pour endurer sans défaillance les pires tourments. Tout petits ils les apprivoisaient avec la souffrance, à tel point que la douleur qui accompagnait tous leurs jeux et leurs

exercices devenaient comme une compagne familière, une amie dont ils supportaient joyeusement les rudesses.

Ces Iroquois étaient logiques, c'est ce en quoi je vous engage à les imiter.

Nos pauvres petits enfants ont devant eux une vie de devoirs, de labeurs, de sacrifices. Accoutumez-les de bonne heure à accomplir chaque jour une petite tâche en rapport avec leurs forces, afin qu'ils se fassent au joug. Faites leur supporter patiemment la contrainte quand vous vous voyez forcées de la leur imposer. Si vous ne pouvez gagner sur votre enfant qu'il reste à table sage et convenable



jusqu'à la fin du repas de la famille, vous ne réussirez pas davantage à le faire obéir plus tard dans des circonstances plus importantes.



## LITTÉRATURE

Les religieuses de la Visitation ont entrepris de donner au public une édition authentique et complète des écrits de saint François de Sales. Leur touchante piété rivalise, par une investigation soigneuse et une certaine superstition de l'inédit, avec le zèle le plus profane des philologues inventeurs de variantes, avides de textes oubliés, chercheurs de points inconnus et de virgules nouvelles. Rien ne sera épargné pour que les notes les plus brèves, les plus simples billets, écrits de la main du saint, soient confiés aux presses de Nierat, le meilleur imprimeur de la Savoie. Les archives de la Visitation sont riches d'autographes et de copies. On refondra les anciennes éditions, qui sont très fautives, les unes ayant été arrangées sans scrupules, comme il était arrivé aux *Pensées* de Pascal, les autres fourmillant d'erreurs, dont la plupart sont imputables au Père Harel, minime. Parmi les ouvrages inédits que l'on promet à l'impatience des personnes instruites ou dévotes, il faut citer surtout des *Essais sur l'Éthique chrétienne*, un *Traité sur la Démonomanie* ou des *Énergumènes*, les fragments d'un livre sur *l'Origine des curés*, un grand nombre de *Sermons* et de *Lettres*. Les travaux de bibliographie, de paléographie, d'histoire littéraire, que suppose une entreprise de ce genre, ne pouvaient être confiés à des femmes. Mais l'Église n'est jamais embarrassée lorsqu'elle veut trouver un érudit. Il lui suffit de s'adresser à l'antique congrégation de Dom Bouquet et de Dom Lobineau. Un savant bénédictin, Dom Mackey, s'est fixé à Annecy, où il collige les manuscrits, compare les leçons, rectifie les inexactitudes des copistes, applique aux manuscrits de son auteur les principes de la critique verbale, comme font Tournier, Houssoullier et Desrousseaux pour un texte grec. Ce bénédictin est anglais, mais il traite la langue française avec plus d'égards que beaucoup de nos faiseurs d'éditions classiques. Il connaît bien son sujet, ayant traduit pour ses compatriotes plusieurs ouvrages de saint François de Sales, qui est très populaire, paraît-il, en Angleterre et en Irlande, parmi surtout les protestants convertis. Tandis que ce bon religieux copie, élucide et commente, les bonnes sœurs corrigent les épreuves. L'une d'elles est préposée au soin de vérifier si les distances entre

les mots sont égales. C'est par cette minutieuse division de la besogne et ce respect du détail que les maîtres maçons ont bâti, autrefois, de si belles cathédrales. Il n'y a pas d'autres moyens de faire une bonne édition. Les deux premiers volumes des *Œuvres de saint François de Sales*, imprimés en caractères elzéviens sur un fort beau papier fabriqué tout exprès par Aussedat, papetier de Savoie, sont une merveille de typographie. M. Castaing, chanoine de Bordeaux, n'y a découvert, après la plus impitoyable recherche, que deux coquilles vénielles. Le saint évêque de Genève, à qui toutes les voies étaient bonnes pour ramener les pêcheurs au bercail, trouvera peut-être de nouvelles brebis parmi les bibliophiles.

Ces deux premiers tomes (les *Controverses* et la *Défense de l'Étendart de la Sainte Croix*) nous font voir un François de Sales assez peu connu, convertisseur, théologien, polémiste, contradicteur prudent et adroit des pasteurs protestants. C'est dans la ville de Thonon, en 1595, qu'il écrivit ses *Controverses* en réponse aux doctrines de Calvin, de Théodore de Bèze et de Zwingli. Il était alors prévôt de la cathédrale de Genève. Il avait reçu de son évêque et de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, la mission d'évangéliser le Chablais, récemment reconquis sur les huguenots de Berne et Genève, mais tout peuplé de réformés. Il prêcha pendant cinq ans, non sans dangers, dans les églises, les maisons et jusque sur les places publiques des bailliages rebelles; et comme beaucoup de gens refusaient de venir l'entendre, il mit par écrit ses discussions, pour les placarder sur les murs et les distribuer aux passants, comme font aujourd'hui (pardon des rapprochements irrévérencieux où l'actualité m'entraîne) les candidats qui ont quelque chose à dire et que l'on ne veut pas écouter.

Nous n'avons plus guère le goût de la controverse religieuse. Le temps n'est plus où les dames emportaient en voyage, pour se distraire, les dissertations du Père Garasse ou de l'abbé de Saint-Cyran. En Suisse même, on a cessé de se quereller, dans les soirées mondaines, sur les questions épineuses qui furent l'occasion du colloque de Poissy. Et pourtant, on lit avec plaisir les plaidoyers et les réquisitoires de saint François de Sales. L'aimable prêtre ! Il est (si j'ose le dire)

un théologien pour laïques. L'escrime de *Controverses* sent son gentilhomme. Elle est souple, agile, un peu câline. D'abord, saint François est incomparable dans le choix des textes. On dirait qu'au lieu de vouloir assommer ses adversaires par des poids énormes, il songe à les griser des parfums en leur mettant sous le nez des feuillages et des fleurs. La jolie cueillette ! Dès le début, on est dans un jardin que ranime et fait briller l'aurore fraîche :—Je vay donc commencer, au nom de Dieu, lequel je supplie très humblement qu'il face couler tout doucement sa sainte Parole comme une fraîche rosée dans vos cœurs. Et vous prie, messieurs de Thonon, de vous ressouvenir des paroles de saint Pol : *Tout' amertume, ire, desdain, crierie, blasphème et tout malice soyt osté de nous...* Eh plus loin : "Le jardinier qui voit les ardeurs du soleil continuelles sur une jeune plante, pour la préserver de l'assèchement qui la menace, ne porte de l'eau sur chasque branche, mais ayant bien trempé la racine croit que tout le reste est en assurance par ce que la racine va dispersant l'humour a tout le reste de la plante : ainsy Nostre Seigneur, ayant planté ceste saint'assemblée de Disciples, pria pour le chef et la racine, afin que l'eau de la foy ne manquast point a celui qui devoit en assaisonner tout le reste..." Les terribles prophètes d'Israël, cités en témoignage, semblent venir non pas de la brûlante Palestine, mais d'un Eden moitié biblique, moitié classique, où passe par intervalles la vision rapide et inattendu d'un paysage virgilien. Le *Cantique des Cantiques*, traduit par saint François de Sales, est charmant.

Et pourtant, notre saint n'est ni un béat ni un efféminé. Nourri de Montaigne, il a souvent des commencements de phrase qui font songer à la verdeur et à la brusquerie des *Essais* : "Vous voyez bien où je vais battre, c'est sur la faute de mission et de vocation que Luther, Zwingle, Calvin et les autres avaient.. On ne peut pas faire sauter leur mission si haut, que des apôtres elle soit tombée entre les mains des prédicateurs de notre temps sans avoir touché par un des anciens et de nos devanciers : il eût fallu une bien longue

sarbacane en la bouche des premiers fondateurs de l'Église, pour avoir appelé Luther et les autres sans que ceux qui étaient entre deux s'en fussent aperçus..." Il raille avec esprit ceux qui "aux champs ou aux boutiques chantent la rimaille de Marot," et il esquisse, d'un trait de plume, un assez joli croquis de ce qu'il a vu et entendu dans ses promenades :

... Quant à ceste façon de faire chanter indifféremment, en tous lieux et en toutes occupations, les Psalmes, qui ne voit que c'est un mespris de religion ? Quand on voit, ou à Genève, ou ailleurs, un garçon de boutique se jouer au chant de ces Psalmes et rompre le fil d'une très belle prière pour dire : Monsieur, que vous plaît-il ? Ne connoit-on pas bien qu'il fait un accessoire du principal ? Ne fait-il pas bon voir ces cuysiniers chanter les Psalmes de la Penitence de David et demander, à chaque verset, le lard, le chapon, la perdrix ? "Cette voix, dit Montaigne, est trop divine pour n'avoir autre usage que d'exercer les poulmons et plaire aux oreilles." La bouche crie ; le cœur et l'esprit sont au trafic et au gain.

Toutefois, il veut séduire autant que convaincre. Il n'est pas tout à fait juste lorsqu'il reproche aux seuls hérétiques d'imiter "ceux qui veulent faire prendre quelque breuvage amer aux petits enfants." Lui aussi il "frotte et couvre de miel le bord du goblet, afin que ce simple âge, sentant premièrement le doux, n'appréhende point l'amer." Au temps de sa mission, l'"apôtre du Chablais" était âgé d'environ vingt-huit ans. Il avait sans doute gardé quelque chose des traits de son enfance ; or, s'il faut en croire son respectable biographe, le père de la Rivière, "il estoit, en son adolescence, incomparablement beau : il avoit le visage gracieux à merveille, les yeux colompins, le regard amoureux ; son petit maintien estoit si modeste que rien plus ; il sembloit un petit ange...Ce qui est plus admirable et que, petit à petit, par une spéciale faveur de la divine Bonté, les dons naturels qui estoient en lui se convertissaient en vertus."

Gaston Deschamps.

## Dans le Monde Artistique.

M. Francisque Sarcey, dans sa chronique des théâtres, dit de M<sup>lle</sup> Jane Hading qui entreprend une nouvelle tournée en Amérique avec Coquelin :

C'est un de mes étonnements que cette superbe et charmante personne ait passé étoile. On l'applaudit, et on a raison, car elle a une de ces beautés triomphantes qui forcent toutes les résistances, et, après tout, elle sait de son métier tout ce qu'elle en pourra jamais savoir ; elle tient fort honorablement sa place, et si l'on me demandait pour elle simplement un peu d'indulgence, je serais tout disposé à lui faire crédit du reste. Parlant de la pièce qu'elle interprète actuellement au Théâtre Français, il ajoute :

C'est un très honorable à-peu-près que donne M<sup>me</sup> Hading ; mais ce n'est qu'un à-peu-près suffisant sans doute pour les Américains, mais dont les délicats ne sauraient se contenter.

— Il est dès à présent décidé que M. Siegfried Wagner, le fils de M<sup>me</sup> Cosima Wagner et de l'illustre compositeur allemand, condaira, dès l'année prochaine, l'orchestre à l'Opéra de Bayreuth et aux représentations extraordinaires des œuvres wagnériennes en Allemagne.

M. Siegfried Wagner, aujourd'hui âgé de vingt ans, fera ses débuts publics en dirigeant l'orchestre de l'Opéra royal, composé de la musique du 7<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

L'École préparatoire, fondée, le 11 novembre dernier, par M<sup>me</sup> Wagner, à l'effet de former des chanteurs capables de se faire entendre avec succès dans les œuvres wagnériennes représentées à Bayreuth, doit prochainement prouver publiquement son utilité.

Cette école de chanteurs et de cantatrices wagnériens, dirigée par le "directeur de musique" Kniese et le chef d'orchestre Junger, donnera une représentation de *Freischütz* devant les notabilités musicales de Bayreuth. Et c'est le jeune fils de Wagner qui dirigera le chef-d'œuvre de Weber.

∞ Opinion d'un homme de lettres sur la manière de faire les liaisons : Toutes les fois qu'un mot se termine par deux consonnes dont la dernière ne se prononce pas, il est absurde, il est hideux, il est abominable de faire sonner cette dernière lettre pour la lier à la voyelle qui suit :

*Mort raffreuse, meurt amoureuxment, cours zott trépas*, etc., etc., sont des prononciations cruellement vicieuses, que l'usage, par malheur, commence à autoriser.

Si vous pouvez vous procurer un livre charmant : les *Variations du langage français*, de M. Génin, qui ne se trouve plus en librairie, vous y verrez cette question élucidée par un homme qui savait à fond sa langue, et qui, de plus, était un homme d'infiniment d'esprit. Il montre par toutes sortes d'exemples que tous ceux qui ont su le mieux parler leur langue ont toujours fait la liaison avec la consonne qui sert de pénultième ; ils ont dit : Une mort-raffreuse ; meurt-ramoureuxment ; je cours-zott la gloire m'appelle.

∞ La noblesse de France se fait dire de dures vérités par un écrivain royaliste :

Vous avez perdu dans votre société parisienne, dit cet ennemi des parvenus, toute raison d'être ; en dehors des amusements mondains. Vous ne distribuez plus la faveur, vous n'avez aucune part à la politique, la démocratie échappe à votre influence, et vous ne vous souciez pas de rester sur vos terres à vivre de la vie du sol qui donne force et sagesse. Vos maris et vos fils ne sont plus ni ambassadeurs, ni généraux, ni gouverneurs ; ils vont au cercle, et c'est là leur unique fonction, car si ce n'était pour vous, ils fuieraient vos réunions mondaines.

Vous ne faites même plus la mode ; ce sont vos couturiers qui en décident.

Vous méprisez cette bonne petite noblesse et cette bourgeoisie de province qui seule a gardé les vertus d'autrefois : la vie familiale, le dévouement aux humbles, l'épargne, la simplicité dans les relations et les meubles démodés. Vous avez élevé la grande bourgeoisie parisienne à votre niveau, et vous lui avez inculqué vos défauts qu'elle a été trop heureuse de prendre pour vous plaire. Le luxe seul vous touche, et vous avez fini par embrasser les juifs quand leur luxe est arrivé à dépasser le vôtre.

Voilà où vous en étiez il y a dix ans, et il y a six mois encore.

Qu'avez-vous fait pour reprendre le vent ?

Vous avez essayé d'enrayer l'envahissement de vos salons ; vous avez écarté quelques beautés

trop tapageuses ; vous avez divisé vos invités par séries, pour ne pas dire par catégories. Dites-le donc franchement, vous voudriez avoir un jour pour ceux de votre monde, un jour pour le monde gai, et un jour pour les israélites, le sabbat, sans doute, qui pourtant conviendrait mieux à la seconde catégorie. Vous n'avez pas le courage d'épurer vos salons, vous avez à ménager des alliances dans le monde de la finance, et ce qui vous paraît fâcheux, c'est qu'on ne puisse avoir l'argent des financiers sans leur société.

∞∞ Voici les dix propositions adoptées par l'Académie (par six voix contre quatre et trente absents).

Première proposition — Les majuscules. L'Académie décide que tout mot qui représente dans l'usage un individu, une personne morale, une personnalité ou une grande institution, doit être écrit avec une majuscule. On écrira donc : *Carnot*, la *République*, le *Président*, l'*École polytechnique*.

Deuxième proposition — Les tirets.

L'Académie supprime les tirets ou traits d'union. On écrira : *attendra-t-il ?* au lieu de *attendra-t-il ?*

Troisième proposition — Les signes orthographiques.

L'accent circonflexe est supprimé dans tous les mots pour lesquels il sert à remplir ou à rappeler soit une consonne, soit un *e* muet que l'usage a fait tomber. Nous écrivons *tête* pour *teste* ; *gaiement* pour *caïement* ; on écrira : *tête*, *gaiement*.

L'accent grave est remplacé par l'accent aigu, par exemple, dans *aimè-je*, *puissè-je*, qu'on écrira : *aimé-je*, *puissé-je*.

L'apostrophe est supprimé dans les mots étroitement unis par l'usage. *Entr'ouvrir*, *entr'acte* s'écriront désormais : *entrouvrir*, *entracte*. Le tréma est supprimé quand il ne modifie pas la prononciation. On écrira : *iambe*, *aigue*, au lieu de : *iambe*, *aiguë*.

Quatrième proposition — Les mots d'origine étrangère.

L'Académie a admis en principe qu'ils seraient prononcés comme ils le sont dans la langue à laquelle ils appartiennent et orthographiés à la manière française, par conséquent prendront un *s* au pluriel. On écrira *fleurtecheur*, pour *flirtation*

et au pluriel *fleurtecheurs*. *Shakespeare* deviendra sans doute *Chékspire*, etc.

Cinquième proposition — Le genre et le nombre de certains noms.

L'Académie décide qu'il n'y aura plus dans la langue d'hermaphrodites. On dira désormais : *la planisphère* au lieu de : le ou *la planisphère*. Cependant on pourra dire *mes chers amours* ou *mes chères amours*, selon l'inspiration du moment. On écrira : *feu la reine* ou *feue la reine*, comme on voudra, et de même ; *nu-tête* ou *nue-tête*, *demi-heure* ou *demie-heure*.

L'Académie permet en toute circonstance d'écrire des *habits d'hommes* ou des *habits d'homme*, *ad libitum*, en sorte qu'on pourra écrire : l'héroïne changea ses *habits de femmes* contre des *habits d'hommes* ; Jeanne d'Arc portait des *habits d'hommes*.

Sixième proposition — Les voyelles doubles et les voyelles composées.

Il y est maintenu quand il se rattache à l'étymologie, supprimé partout ailleurs. Cependant on pourra écrire : *enciclique*, *synagogue*, *enciclopédie*.

Septième proposition — Les doubles et triples consonnes. La lettre *h* est supprimée dans *rododendron*, elle peut être maintenue dans *psychologie*. On écrira *blasfème* et *orfelin*, mais on continuera d'écrire *hyperphosphate*.

Huitième proposition — Les contradictions entre les mots de même famille.

Au lieu d'écrire *honneur* et *honorer*, on ne mettra plus partout qu'un seul *n*, et on écrira : *honneur*. On écrira *courier* comme *coureur*, etc.

Neuvième proposition — Les terminaisons en *ant* et en *ent*.

La terminaison *ent* sera remplacée par *ant* dans tous les participes employés adjectivement ou substantivement.

Dixième proposition : Transformation de *l'x* en *s* dans les pluriels et dans les personnes de certains verbes.

Nous continuerons d'écrire : *jaloux*, *heureux*, nous pourrons écrire : *je veux*, ou : *je veus* ; mais nous devons écrire : des *bijoux*, des *joujous*.

Toutes ces réformes sont-elles si importantes, si radicales qu'elles doivent mettre en émoi les conservateurs de notre orthographe ? Sont-elles si

bienfaites qu'elles doivent tout simplifier? Je laisse au lecteur le soin de le décider. Qu'ils les approuve ou qu'il les blâme, il devra néanmoins se souvenir qu'elles n'ont été approuvées que provisoirement par six voix contre quatre et trente absents.

∞ Sait-on combien la France possède de femmes de lettres en ce moment?

On ne compte pas moins de 2,133 femmes au bas teinté de bleu, dont 1,211 écrivent des romans ou des livres pour la jeunesse, 217 des ouvrages

de pédagogie, et 280 se livrent à la poésie. Les autres cumulent.

La Société des gens de lettres compte 1,219 bas-bleus. La Société des auteurs dramatiques en compte 32.

Quant au nombre de celles qui écrivent dans les journaux, il est de 237, mais sur ce chiffre, il faut en retrancher au moins 230 qui n'écrivent que dans les journaux de mode ou des articles de modes dans les grands journaux. Il nous reste donc au plus sept ou huit confrères réels.

### Petit Cours de Mythologie.

*Cybèle* qui, unie à Saturne, sut soustraire à la voracité de son époux ses fils Jupiter, Neptune et Pluton, était la mère de Vesta déesse du feu.

C'est en l'honneur de Vesta que Numa, second roi de Rome, bâtit un temple magnifique dont l'entrée était interdite aux hommes. Dans ce temple brûlait jour et nuit sans interruption le feu sacré, déposé dans une cassolette d'or. La garde en était confiée à de jeunes filles, nommées vestales, qui passaient trente années de leur vie dans le temple, dévouées au culte de la déesse; elles étaient au nombre de six. Dès qu'une jeune fille avait été désignée par le sort pour être vestale, on l'arrachait des bras de sa famille et on la conduisait au temple. Les portes se refermaient sur elle aussitôt, et elle était morte au monde. Sa chevelure était coupée et suspendue aux branches d'un arbre sacré. Si l'une des vestales tombait malade, elle sortait du temple portée sur une litière: elle avait le pouvoir de grâcier les criminels que l'on menait au supplice et que le hasard lui faisait rencontrer sur sa route. Puis le grand pontife remettait la malade entre les mains de quelque vieille dame romaine. Toutes les dames briguaient vivement l'honneur de la soigner dans leur maison.

L'unique occupation des vestales était de surveiller sans cesse le feu sacré. Ce feu venait-il à s'éteindre, la désolation se répandait dans la ville; on était dans l'attente d'une grande calamité. Le peuple se rassemblait dans le forum; le collège des vestales était convoqué. L'imprudente qui avait laissé mourir la flamme était punie du fouet, et recevait ce châtement des mains du grand pontife.

Celle qui avait commis quelque faute contraire aux vœux qu'elle avait prononcés en se consacrant à Vesta était enterrée toute vive dans un lieu appelé le *champ maudit*. La coupable était chassée du temple; on lui arrachait ses vêtements de prêtresse, ses bandelettes sacrées; puis elle était revêtue d'une longue robe noire. Attachée avec de grosses cordes sur une litière couverte de tentures lugubres, elle était conduite au lieu de l'expiation. Le silence et la douleur régnaient dans la ville. Toutes les portes des maisons se fermaient au passage du funèbre cortège. Arrivée au champ maudit, la litière s'arrêtait; puis la vestale, assistée par le grand prêtre dans ses derniers moments, descendait dans le sein de la terre à l'aide d'une échelle de cordes. Elle y trouvait une petite cellule creusée dans l'intérieur, avec une couchette, une lampe et une petite provision d'huile, de pain, de lait et d'eau. Aussitôt que la prêtresse était descendue, on fermait l'ouverture de la fosse et on la comblait avec de la terre.

L'ordre des vestales dura plus de onze cents ans. Sous les premiers empereurs romains, il acquit des privilèges considérables et des honneurs extraordinaires. A cette époque, on vit les vestales sortir de leur temple, promenées sur un char magnifique, escortées de licteurs et suivies d'une foule d'esclaves. Dans les cirques, des places d'honneur leur étaient réservées; elles ne tardèrent pas à éclipser les plus nobles dames romaines par leur luxe et leur faste. L'empereur Théodose, en fermant tous les temples du paganisme, abolit cet ordre célèbre.

# Savoir Vivre.

## LA CONVERSATION.

### DIRECTION DE LA CONVERSATION.

Une femme qui sait son métier de maîtresse de maison fait causer ceux qui sont chez elle et parle peu elle-même. Son rôle est de faire valoir la grâce de celle-ci, l'esprit, l'originalité de celui-là, la science du savant, le génie du poète, le talent de l'artiste, etc.

Habile en l'art de recevoir, elle sait mettre aux prises les gens qui se conviennent, et, ainsi, elle arrive à rendre son salon agréable, tout en se dépensant beaucoup moins.

Toutefois, si elle reçoit des gens timides ou peu causeurs, elle donnera de sa personne, faisant tous les frais nécessaires et imaginables pour ne pas laisser languir la conversation. Un peu intelligente, elle parle à un médecin de son métier, à un officier de la garnison et du régiment, à un magistrat de procès, à un artiste de son art. Ces sujets, tout de personnalité, tout professionnels, ne s'abordent que pour éveiller l'esprit du visiteur taciturne ou si l'on a remarqué son goût exclusif pour l'occupation principale de sa vie. Beaucoup de personnes aiment, au contraire, à être distraites de leurs préoccupations habituelles ; dans ce cas, on évoque tout autre matière, celle qui paraît avoir le plus d'attrait pour l'interlocuteur, car il reste bien entendu qu'on doit avoir pour objet non pas son propre plaisir, mais celui de la personne qu'on reçoit.

Quand le salon est très fréquenté, très rempli, les gracieux aides de camp, dont nous parlions plus haut, deviennent presque indispensables. Si l'on n'a pas de jeunes parentes, il faut essayer de décider une aimable amie intime à tenir ce rôle, tout de bienveillance et de charité mondaine. L'aide de camp se glisse auprès d'une personne isolée dans la conversation générale, c'est-à-dire qui n'y peut prendre part, le sujet dépassant la portée de son esprit ou... tombant trop au-dessous d'une intelligence sérieuse. Le charmant auxiliaire essaye de faire parler avec lui cette personne séparée des autres, soit en l'amusant par une causerie toute simple, soit en écoutant religieusement le monologue transcendant de celui qu'il est chargé de distraire. La maîtresse de la maison ne pourrait,

elle, se permettre cet aparté avec un de ses visiteurs. Il lui faut suivre, *surveiller* la conversation générale. C'est la majorité qui doit l'emporter dans toutes les assemblées.

Son attention ne peut être détournée une minute ; si elle voit poindre, entre deux interlocuteurs qui se sont engagés, malgré ses efforts, dans une sorte de duo, si elle voit naître entre eux une discussion qui menace de tourner à l'aigre, de devenir vive et peu parlementaire, elle doit se jeter à travers... aussi adroitement que possible. A tout prix, elle détourne l'orage ; tant pis si elle s'y prend trop ingénument ; si son manque de savoir-faire excite la critique ; tout vaut mieux que de laisser éclater une querelle chez soi.

On évite, en conséquence, les conversations à écueils, on veille à tenir tous les visiteurs loin des mers dangereuses et orageuses, qu'on appelle religion et politique. On ne peut jamais se reposer de ces soins de pilote habile que si, — après avoir jeté un coup d'œil circulaire autour de soi, — on n'aperçoit, dans le cercle, que des gens de la même opinion. Mais combien c'est rare ! — N'abandonnez donc pas le gouvernail. Avec ces précautions, vous forcez vos hôtes à conserver l'urbanité de langage et la grâce des manières qui ont fait la gloire de la société française. Dans la discussion, trop de personnes perdent toute mesure, ce est qui plus déplorable pour les rapports ultérieurs.

On mettra la conversation sur les événements littéraires, scientifiques ou artistiques du jour... si l'on reçoit des gens intelligents, lettrés ou frottés d'art. On ne peut parler peinture aux gens qui n'y entendent rien, musique à ceux qui l'exècrent, science aux ignorants. On cherche à connaître les goûts, la tournure d'esprit de chacun, et à diriger la conversation, de façon que *tous* les visiteurs puissent y prendre intérêt ensemble ou tour à tour. Par exemple, que deviendra une femme frivole, qui n'aime que les chiffons, dans un cercle où l'on n'agit que les questions philosophiques ? Il faut bien qu'elle puisse parler de robes et de chapeaux.

C'est à quoi servira le petit aide de camp, pen-

dant que la dame du lieu écoutera les philosophes.

LA CHARITÉ DANS LA CONVERSATION.

Les femmes bien élevées ne médissent jamais d'aucune de leurs connaissances ; elles ne les ridiculisent pas, et si elles se permettent parfois une plaisanterie, elle est tout innocente et non piquante. On peut, au contraire, dire tout le bien possible de ses amis et les défendre, si on les attaque,—absents ou présents. On y met beaucoup de douceur, mais on ne cache pas la peine qu'on éprouve à entendre des choses désagréables sur le compte de ceux qu'on estime ou qu'on aime. Si les critiques sont trop justes pour être réfutées, on répond : "Que voulez-vous, je les aime ainsi." L'interlocuteur se taira alors immédiatement, s'il "a du monde," comme il comprendra qu'il désobligerait en continuant ses saillies.

Du reste, une règle générale est à observer dans les relations. Il ne faut jamais froisser autrui dans ses affections. Il est facile de retentir une parole qui peut affliger, blesser. En matière religieuse et politique, on fait bien également de ménager un peu les adversaires honnêtes, dont les convictions sont sincères, et toute espèce de discussion doit être courtoise de part et d'autre. Laissons-nous aller à l'impulsion de notre généreuse nature française, et n'imitons pas, dans leurs querelles, les lourds et entêtés Germains, non plus que les orgueilleux Anglais.

Gardons-nous bien des personnalités dans toute conversation.

On trouve des gens assez sots pour détailler votre personne physique, comme ils feraient d'un absent.

—"Vos yeux sont beaux, mais vos sourcils sont trop épais. Vous avez de jolies dents, ce qui fait passer sur la grandeur de votre bouche. Vous paraissez plus grande que moi, mais c'est que vous avez les épaules hautes," et se disant, l'*amie* haussera les épaules, pour donner l'idée d'un magot.

Rien d'aussi désobligeant, d'aussi bête, d'aussi méchant que ces compliments tout de suite suivis d'une critique.

Ou bien, ce sont des comparaisons tout aussi peu agréables :—"Votre sœur est bien plus blan-

che que vous. Votre cousine a une taille très fine, elle." Ce mot "elle," si vous êtes forte, contient : "Ce n'est pas comme vous qui êtes si épaisse." Les mêmes êtres vous diront encore :—"Vous êtes, comme moi, pas trop leste, pas trop légère, pas trop instruite," etc., etc.

Les gens bien élevés ne font jamais de compliments tout à fait directs, parce que ces compliments peuvent gêner les personnes modestes, timides, un peu sauvages, et parce qu'il est embarrassant de répondre à une louange décochée de tout près ; il faut se montrer reconnaissant d'un éloge qui vous laisse souvent parfaitement indifférent. C'est insupportable. Mais si le compliment sans précautions oratoires est prescrit par le véritable savoir-vivre, que dire de la critique et des comparaisons déplaisantes à brûle-pourpoint ?

Que ce soit la méchanceté ou la franchise brutale qui les dicte, elles feront prendre en grippe celui qui se le permettra, et pourra-t-on prétendre que l'antipathie qu'il inspirera soit imméritée ? Non, vraiment. Quand on a de ces façons de rustre, il faut vivre seul, en compagnie des hiboux, auxquels on peut dire qu'ils sont laids sans les blesser.

On ne doit pas davantage parler de ses propres imperfections physiques. On les voit bien sans que vous les indiquiez ; si vous n'avez pas de prétention, on ne vous accusera pas de les ignorer. C'est un sentiment de générosité qui fera éviter de parler de soi, même en mal. Si vous dites : "J'ai de tout petits yeux, ma main est horrible," il se trouvera des personnes extrêmement bienveillantes qui se croiront obligées de protester ou de trouver une atténuation, et qui, au fond, seront fort ennuyées de parler contre leurs convictions. D'autres ne répondront pas, pour ne pas manquer à la vérité, et il leur sera désagréable de confirmer votre dire par leur silence.

Il faut faire intervenir son *moi* le moins possible, c'est presque toujours un sujet gênant ou ennuyeux pour autrui.

Une des grandes qualités des gens du monde, c'est de rester impassibles en entendant les plus fortes balourdises. L'éducation ou la bienveillance leur permet de rester calmes, eux, gens instruits, lorsqu'il arrive que des ignorants émettent, en leur présence, de véritables énormités historiques

ou scientifiques. Le mieux est de ne pas relever ces erreurs, à plus forte raison ne doit-on pas railler, se moquer, voire sourire. Si, pour une cause quelconque, il fallait redresser le jugement de celui qui parle sans savoir, on prendrait toutes sortes de précautions oratoires, afin de ne pas blesser son amour-propre et de ne pas le déconcerter. — “ Permettez-moi de vous demander si vous ne vous trompez pas. — Je croyais que les choses s'étaient passées de cette façon. — Il me semblait que cet événement avait eu lieu à telle époque.”

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, votre interlocuteur vous répondra : — “ C'est bien possible. — Vous devez avoir raison. — Vous le savez mieux que moi.”

Si au contraire, vous réfutez l'erreur d'un ton et d'un air qui ne souffrent pas de réplique, si vous dites crûment : “ Du tout, vous êtes dans l'erreur, vous commettez une grossière erreur,” vous disposez l'ignorant à se gendarmer contre votre rectification, s'il est entêté ; s'il est un peu sensible, ce que l'on traduit si souvent par susceptible, vous lui faites de la peine, vous l'humiliez, et, s'il était confiant avec vous, vous avez, du coup, détruit le plus grand charme des relations, l'abandon qui fait penser tout haut.

La pitié méprisante du savant envers l'humble d'esprit a pour effet de faire se replier ce dernier sur lui-même ; vous auriez pu éclairer doucement son intelligence ; désormais, elle est fermée pour vous, elle refuse des lumières offertes avec cette brusquerie, cette impolitesse, ce manque de charité.

Par contre, les savants eux-mêmes se trompent quelquefois. Si ceux qu'ils considèrent comme inférieurs à eux sous le rapport de la science risquent une contradiction, une observation timide, vous voyez ces hommes sûrs d'eux-mêmes s'indigner, ne rien vouloir entendre, empêcher leur interlocuteur de s'expliquer. Ils n'ont pas d'expressions assez dédaigneuses pour repousser la réfutation de celui qui se permet de douter de leur savoir, de leur génie.

#### LES RÈGLES DE LA CONVERSATION.

On ne peut, ainsi que quelques personnes le souhaiteraient, composer ici des phrases à l'usage de

ceux qui font des visites, qu'ils apprendraient par cœur et qu'ils débiteraient de salon en salon. Ce serait la chose la plus sotte du monde, et l'homme le moins intelligent, la femme la plus nulle, seront plus intéressants en parlant selon leurs petits moyens, qu'en répétant, — à la façon des perruches, — des phrases toujours les mêmes, alors qu'elles seraient encore “ tournées ” par le plus spirituel des académiciens.

Mais on peut tracer de grandes lignes qui aideront les gens à se diriger dans la conversation, et, pour ce faire, nous prendrons les avis de quelques personnages aussi compétents qu'illustres.

Écoutons d'abord Shakespeare : “ La conversation doit être amusante et gaie sans grossièreté, spirituelle sans recherche ni affectation, libre sans indécence, savante sans pédanterie ni suffisance ; si on parle de choses récentes, actuelles, il n'y faut ajouter aucune invention. Telle conversation est trop rare,” ajoute le grand écrivain anglais.

Souvent il arrive que de grands bavards, des gens trop loquaces, s'emparent d'une personne de l'assemblée et lui tiennent des longs discours, malgré tous les efforts de l'infortuné pour y mettre fin. A ceux-là nous demanderons de méditer un peu ce conseil de lord Chesterfield à son fils : “ Ne retenez jamais personne par le bouton de son habit ou par la main pour vous faire écouter. Car si les gens ne veulent pas vous entendre, vous faites mieux de retenir votre langue que de les retenir.”

Si absurde, si prolixe, si ennuyeuse que soit la conversation engagée, ne manifestez aucune impatience pendant que les autres causent. N'interrompez jamais. Placez votre mot à propos, avec autant de brièveté, de clarté et d'élégance que faire se peut. Il est malséant de garder un mutisme obstiné, mais on n'est pas obligé de parler beaucoup. Et surtout il est très impoli de s'emparer de la conversation et de condamner toutes les autres personnes au silence. Tâchez de ne pas vous engager dans une discussion, si courtoise qu'elle soit. Cela ne veut pas dire que vous deviez cacher vos opinions. Ne dissimulez pas, c'est lâche ; mais n'essayez pas d'imposer vos idées ou de convaincre, cela n'appartient qu'à des gens extrêmement doués. Ne critiquez pas, si gentiment que vous puissiez le faire.



# HYGIENE

## SOINS A DONNER AUX CHEVEUX.

La mode de se friser les cheveux—soit au fer chaud, soit à l'aide d'épingles ou de bigoudis,— de les onduler artificiellement, cette mode est, il faut bien l'avouer, désastreuse pour la durée de la chevelure comme pour sa beauté. Et que deviendra-t-on avec ces petits cheveux autour du front, que la coupe fréquente aura durcis, grossis, raidis, quand un autre décret de la mode nous ramènera les bandeaux plats ?

Je sais bien que beaucoup de femmes, se croyant très avisées, portent de faux frisons. Mais quel autre danger ! Souvent les faux cheveux, malgré le nettoyage qu'ils ont subi, ont communiqué la maladie de peau de celle à qui ils avaient appartenu, à celle qui les portaient en perruque. Les cheveux coupés sur les têtes chinoises répandent entre tous cette infection. Dieu merci, la dépouille capillaire des Célestes se reconnaît aisément, très gros, très rudes, très noirs et très brillants [que] sont ces cheveux d'Extrême-Orient.

Les faux cheveux doivent être renouvelés souvent. Coupés sur une tête vivante, ils conservent de la vitalité pendant deux ans environ, parfois un peu plus longtemps. Ils deviennent ensuite inégaux, raides, échevelés ; on ne peut plus s'en servir. Les cheveux coupés sur la tête d'un mort ne sont jamais employés par les coiffeurs soucieux de leur réputation. On ne peut les friser, les boucler, les manipuler que très malaisément.

Il faut employer aussi peu d'épingles que possible pour attacher les cheveux, afin de ne pas irriter le cuir chevelu qu'elles blessent assez souvent. J'entends parler des épingles de laiton noir. Les épingles en écaille (ou imitation d'écaille) et les épingles épaisses en cuivre doré n'ont pas cet inconvénient, car elles ne peuvent faire de piqûres douloureuses.

On se trouve bien de changer parfois la forme de sa coiffure pendant un jour ou deux. La chevelure s'amincit, quand on l'arrange sans cesse de la même façon, parce que les cheveux sont, alors, toujours tirailés dans le même sens.

Quand on forme des raies, il faut les *tirer* chaque

jour. Cette opération journalière a, pour résultat, de maintenir les raies très fines. Le contraire arrive quand on néglige ce soin, qui demande si peu d'instant.

Il est encore nécessaire de raccourcir ses cheveux d'environ un centimètre à chaque lune montante (pendant le premier quartier). D'une lune à l'autre, les cheveux regagnent ce qu'ils ont perdu par cette coupe, il n'y a donc pas à craindre qu'ils ne diminuent de longueur ; on les retrouvera, à la fin de l'année, au même point qu'au commencement, et il est même des chevelures qui s'allongent beaucoup, grâce à cette habitude d'*épointement*. Je ne crois pas, — mais qui sait après tout, il est des influences occultes, mystérieuses, que la science n'explique pas encore, — que le tranquille astre de la nuit ait beaucoup d'action sur l'accroissement de la chevelure. C'est sans doute à la régularité de l'opération qu'il faut attribuer les bons effets qu'on en éprouve. Il est certain que les cheveux épointés à chaque lune nouvelle poussent plus abondamment.

Il serait bon de dormir la tête découverte. La chevelure est plus belle, plus soyeuse, plus propre quand elle n'est jamais comprimée, emprisonnée. Mais il faut être habitué dès l'enfance à passer les nuits sans se couvrir la tête. Et alors, on relèverait ses cheveux au-dessus des oreilles, sans les tirer ; on les tresserait *lâchement*, en une seule natte, nouée, au bout, d'un ruban de *soie* ou de *coton*, et non attachée autrement. Sous un bonnet, ou un filet on doit se garder de natter les cheveux ; plus ils sont libres, divisés, plus brillants, plus lustrés, ils deviennent. Surtout n'allez pas porter de bonnet empesé. L'amidon se détacherait du tissu, se répandrait dans les cheveux et les ternirait.

Une personne qui aurait toujours porté des bonnets au lit, dès l'enfance, s'exposerait à des rhumes, à des maux de dents et d'oreilles, si elle changeait sa façon de faire, surtout en hiver. Et, même aux approches de la vieillesse, n'eût-elle jamais porté un bonnet la nuit, une femme fait bien de l'adopter.

Pour bien entretenir ses cheveux, il faut les

brosser le soir en se couchant et lorsqu'on fait sa toilette de jour, avec une brosse douce. Les meilleures sont faites avec des soies courtes non blanchies. On doit commencer à démêler l'extrémité des cheveux, après avoir divisé sa chevelure en autant de mèches qu'il est nécessaire. Si on les peignait de la racine à l'extrémité et sans les avoir séparés en trois ou quatre parties, on leur causerait beaucoup de dommage. On les casserait infailliblement, ils deviendraient affreux, et on ne pourrait plus leur donner un aspect soigné. Il est excellent de lustrer la chevelure avec la main. En Turquie, l'esclave chargée du soin de la chevelure des sultanes la caresse, la roule entre ses mains, jusqu'à ce que, souple, douce, brillante, elle ait l'apparence d'un écheveau de soie.

On fait bien de n'employer de graisses, d'huiles, de pommades que le moins souvent possible.

Les dames romaines prétendaient que le brou de noix rend la chevelure luxuriante.

#### NETTOYAGE DES CHEVEUX.

L'usage très fréquent du peigne fin est fatal pour la chevelure, surtout lorsque les cheveux tombent. Cependant, il est nécessaire de nettoyer la chevelure et le cuir chevelu.

Une de mes amies, qui a les plus jolis cheveux du monde, propres, souples, ondes, lustrés, les nettoie de temps en temps avec de l'essence minérale.

Le Chinois, dont les cheveux sont beaux, — à la raideur et à la grosseur près, — emploient un mélange de miel et de farine.

Les Anglaises ont recours à la solution suivante : une tasse à thé de sel dans une pinte d'eau de pluie. Après douze heures, on peut se servir de cette saumure. Pour une tasse de la préparation, on ajoute une tasse d'eau de pluie chaude. On lave bien les cheveux, on les rince, on les frotte, ainsi que le cuir chevelu, avec une serviette, jusqu'à séchage complet.

Les Italiennes, qui sont douées d'une chevelure très vigoureuse, se nettoient les cheveux et le cuir chevelu avec une décoction de racines d'orties.

Les créoles de l'île de Cuba font une décoction de feuilles de romarin. Cette eau, prétendent-elles, dégrasse, fortifie, assouplit la chevelure.

L'eau saponacée est excellente. On fait bouillir

50 grammes de racines de saponaire dans trois demiards d'eau. On opère avec la préparation chaude, puis on essuie rapidement les cheveux et le cuir chevelu avec des linges chauds.

Le jaune d'œuf nettoie fort bien et aide à la pousse des cheveux. On frotte seulement le cuir chevelu avec le jaune d'œuf, puis on rince à l'eau chaude.

Des blancs d'œufs, bien battus en neige, sont encore une des préparations les plus simples et les meilleures. On en frotte bien le cuir chevelu et les cheveux, on rince à l'eau chaude.

Enfin voici quelques lotions plus compliquées pour les personnes qui dédaignent les moyens faciles :

1° Celle-ci sert au nettoyage; elle diminue en outre les maux de tête et atténue la chute des cheveux : Prenez un demiard d'alcool rectifié et d'une bonne odeur. Faites-y dissoudre un demi-gramme de sulfate de quinine, et laissez infuser, deux jours durant, dans une bouteille hermétiquement bouchée. Après ce temps, ajoutez-y une chopine de vieux rhum et 50 grammes de quinquina jaune en poudre. Laissez en contact pendant trois jours. Passez ensuite votre liquide; lavez le résidu avec deux cinquièmes d'eau environ; mélangez les deux mixtures, filtrez au papier.

2° Un pharmacien a livré cette formule, pour composer soi-même l'eau de quinine, qui sert à nettoyer la tête : Sulfate de quinine, 3 grammes; eau de Rabel, quantité suffisante pour dissoudre. Opoponax 10 grammes, faire dissoudre par trituration dans de l'alcool à 96°, en quantité nécessaire. Ajouter essence de patchouly, 3 gouttes; essence de violettes 5 grammes; essence de bouquet 5 grammes. Compléter à 6 pintes, en ajoutant assez d'alcool à 40°. Jeter dans le liquide 75 grammes d'iris de Florence pulvérisé. Laisser macérer huit jours. Filtrer ensuite.

3° *Shampooing* envoyé d'Angleterre. Un litre d'eau chaude ou froide où l'on fait fondre 30 grammes de carbonate de soude et 15 grammes de savon de poire, découpés en menus morceaux. Additionnez de quelques gouttes d'essence et de 30 grammes d'esprit-de-vin. Après le lavage avec cette préparation, on rince les cheveux à l'eau tiède.

On frotte ensuite cheveux et cuir chevelu, à l'aide de linges chauds, jusqu'à séchage.

Il faut toujours faire sécher rapidement et entièrement. Après avoir essuyé ses cheveux, on les laisse flotter sur ses épaules pendant une heure, deux s'il le faut.

Les cheveux s'encrassent beaucoup moins si, après les avoir secoués, on les laisse aller librement sur ses épaules, pendant qu'on vaque

à sa toilette de nuit et à sa toilette de jour.

Les cheveux blancs (et les autres) se nettoient admirablement avec de la farine ; on les en frotte bien ainsi que le cuir chevelu. On brosse soigneusement ensuite. Je crois que ce dernier moyen est le meilleur de tous. C'est dommage qu'il soit difficile à employer pour les chevelures foncées, qui en gardent trace assez longtemps.

### La Mode



FIG. 1.

No. 1—Élégante robe de chambre — En crêpe rose et crêpon mousse brodé de pois roses.

Les jupes vont s'élargissant à mesure que les jours raccourcissent.

Certaines couturières, nous assure-t-on, mettront plusieurs verges d'ampleur dans le bas des jupes. Que cela n'effraie pas nos lectrices étant donnée la coupe exceptionnelle de ces jupes à godets, elles s'appuieront quand même sur les hanches sans faire ressentir la femme à une tour ou à ces robes de l'Empire qui étaient si disgracieuses. Les lainages dans le genre canevas larges de 52 pouces dans les teintes violet rouge, bleu faïence, vert bois, tissus tantôt mélangés, tantôt semés de pois soyeux ou de rayures changeantes, sont les tissus d'automne. Le velours tramé (velveteen) très fourni et à poils très égaux sera encore une des fantaisies de cette saison. Les entre-deux de guipure, genre renaissance, galon et soie, sont superbes en crème, en noir, en crème et noir.

Les corsages tendent à s'allonger ; l'on portera cet automne de longues redingotes. Les voilettes blanches pointillées de noir, ou vice versa, sont toujours de goût. Les gants blancs tendent à disparaître devant la saison

qui approche. Nous revenons toujours au gant de peau glacée ou non glacée, paille, lavande et brun.



FIGS. 2 ET 3.

Toilette en vigogne loutre et beige — Jupe cloche courte, en soie, de moyenne largeur, sur

laquelle sont montés des biais coupés en forme, d'où s'échappent des ruches de velours loutre. Corsage en soie changeante loutre et beige, ouvert largement sur un plastron froncé en travers, et cela par une série de plis coulissés avec têtes. Sous ces dernières s'agrafe le corsage, dont la basque tient à celui-ci, qui a la forme d'une blouse, dont le dos est decolleté, rond et monte à un empiècement (joug). Berthe faite de deux volants de velours bordant le decolleté du dos. Ceinture de ruban. Col évasé en velours. Manche à coude surmontée d'un bouillonné. Chapeau en velours loutre à bord ondulé, avec choux en ruban de satin rose.

No. 3.—Toilette en treillis de laine prune—Jupe cloche courte, ornée d'une passementerie noire, disposée en spirale, les deux extrémités se terminent sous un chou de ruban prune. Corsage lendu sans plis à la taille, un seul petit côté sous le bras. Il est orné d'une passementerie s'enroulant de la même façon que celle de la jupe, terminée également sous des nœuds. Col droit agrafé à gauche, ainsi que le corsage. Manche à coude ornée de deux bouillonnées. Passementerie autour de l'am-

manchure. Chapeau en feutre prune orné de plumes prune teintées rose.

### Locutions Vicieuses.

*Patente.* Une patente est la contribution annuelle que paye tout commerçant; la quittance de cette contribution. On donne à ce mot la signification qu'il a en anglais quand on l'emploie pour *Brevet d'invention*. Il faut donc dire: j'ai obtenu mon *brevet*, et non ma *patente*. J'ai fait *breveter* mon invention, et non *patenter*.

Un *pôle* appliqué à l'objet qui soutient les rideaux est encore un mot anglais. *Tringle* en est la traduction.

*Déguiser.* On donne quelquefois à ce verbe un

sens qu'il n'a pas, quand on dit par exemple: ce costume ne lui va pas, il la déguise. Un vilain nez ne déguise pas un beau visage. Ce qu'il faut lui substituer en pareil cas, c'est le verbe *déparer*. *Déguiser* c'est se travestir, revêtir des apparences trompeuses: Ce criminel s'est déguisé en vieillard. Cette femme se déguise en homme. Si l'on veut faire entendre que la toilette d'une personne nuit à sa bonne apparence ou que sa manière de se coiffer gâte sa beauté, on dira au contraire: ce costume, ce chapeau la *dépare*.

## Lady Aberdeen



Le CORN DU FEU se joint avec empressement à ses confrères masculins pour souhaiter la bienvenue à la famille illustre que la reine d'Angleterre nous envoie pour la représenter parmi nous.

Nous ne rééditerons pas le cours généalogique que tous les journaux ont publié relativement à ces descendants d'une antique noblesse.

Ce qui intéressera particulièrement nos lectrices sera d'apprendre — si elles ne le savent déjà — que nous possédons dans la personne de l'épouse de notre nouveau gouverneur une des femmes célèbres du Royaume-Uni.

Célèbre, elle l'est autrement que par le chiffre de sa fortune et le rang élevé qu'elle occupe dans la

hiérarchie nobiliaire de son pays. Elle l'est de façon à se faire pardonner par les socialistes et les crève-faim ces privilèges si grands.

Lady Aberdeen est de ces femmes philanthropiques, intelligentes, à l'âme apostolique et courageuse dont l'Angleterre fournit un type fameux et bien national. Ses qualités et l'usage qu'elle en fait sont l'exemple de toutes celles à qui la Providence a donné comme à elle de si puissants moyens d'aider au bonheur des malheureux et des pauvres.

Entr'autres bonnes œuvres, notre noble hôtesse a créé en Irlande une association qui doit la rendre chère, non seulement au cœur de ceux qui en bénéficient, mais en particulier à son confrère en philanthropie, Jules Simon. Ce sont les vues de ce doux philosophe que la fée bienfaitrice des *homes* irlandais a réalisées en propageant dans le peuple une industrie lucrative — celle des dentelles — et surtout en organisant le travail

des ouvrières de façon que chacune peut faire sa tâche chez elle tout en remplissant ses devoirs d'épouse et de mère.

Cette heureuse conception qui sauvegarde l'intimité du foyer, seule joie des pauvres, est en même temps une garantie pour la moralité populaire.

Dix-huit belles et braves filles, venues tout droit de *l'Ile d'Emeraude*, illustrent aux yeux des visiteurs à l'Exposition de Chicago les scènes qui se passent dans ces jolies *cottages* où les protégées de Lady Aberdeen exercent leur gracieux métier.

La plus remarquable de ses ouvrières, Ellie

Murphy, sera appelée, dit-on, à rester au Canada pour y faire connaître son art.

Là ne se borneront pas, nous en sommes certaine, les bons effets de la présence au milieu de nous d'une femme d'un esprit aussi éclairé que bienfaisant.

*The Onward and Forward* (En marche et en avant) est le nom d'une association qui a pour but l'avancement moral et intellectuel de la femme.

Cette société a son organe, dirigé par une femme de lettres renommée, qui n'est autre que celle dont le nom figure en tête de cet article. Un

autre journal, *The Wee, Willie, Winkle*, pour l'enfance, est également rédigé par la comtesse et par sa fille, Lady Marjorie, âgée de quinze ans.

Lady Aberdeen, nous dit-on, est partisan du suffrage féminin. Nous redouterions d'entendre sur ce sujet les bonnes raisons dont cette femme distinguée doit étayer sa thèse.

Elles n'auraient qu'à nous convertir...

En attendant l'événement, le COIN DU FEU, heureux de saluer dans l'envoyée de notre Souveraine un illustre confrère, la prie de vouloir bien accepter ses respectueux hommages.

### Choses de France.

— Après les troubles du scandale de Panama, il se fait en France un apaisement et une salutaire réaction, qui fait concevoir à ceux qui l'aiment les plus grandes espérances.

Depuis que la parole conciliatrice de Léon XIII a fait cesser un malentendu qui faisait du prêtre catholique l'ennemi de la République et de la religion le marche-pied d'un parti, il semble que les nerfs se détendent. Cette parole divinement inspirée rapproche dans l'embrassement de Jacob et d'Esau des frères qui s'étaient longtemps haïs ; elle répand une atmosphère d'indulgence et de pardon.

Le discours-programme de M. Dupuy, le chef du gouvernement français, nous montre comme dans un beau rêve l'inauguration d'une ère pacifique, réalisant ce qui s'appela utopie, la liberté et la modération, la tolérance pour tous et la protection de chacun.

Les gouvernements assagis éviteraient par l'effet d'un fanatisme aveugle de commettre, en poursuivant les ministres d'un culte, la faute de Louis XIV révoquant l'Édit de Nantes. Souhaitons que dans leur soif de progrès et de relèvement, ils comprennent la force que donne à une nation le sentiment religieux. Les prodiges accomplis de tous temps par les missionnaires, ses auxiliaires les plus précieux dans la pacification de ses conquêtes, prouvent à la France cette force surnaturelle qui, en élevant l'homme au-dessus de lui-même, enfante des héros.

Dans la crainte de voir se réaliser ou se propager l'image du paysan matériel et bestial décrit

par Zola, espérons qu'elle voudra procurer au peuple les bienfaits de l'éducation spirituelle.

Moins inflexible dans la morgue de son scepticisme arbitraire et militant, la France républicaine, ou mieux, ceux qui président à ses destinées, se rappelleront peut-être la parole profonde d'un de ses grands penseurs. Pascal, parlant du doute religieux, s'exprime ainsi :

“C'est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est.”

Et anxieux de donner à la conscience publique un guide moral, une boussole, ils cesseront de croire indigne d'une nation libre et éclairée, d'adopter la sublime doctrine du Christ.”

∞ Un des nouveaux élus à la chambre française est M. de Vogüë, l'Académicien distingué que l'on connaît. Je détache de sa lettre à ses électeurs les paroles réconfortantes qui suivent : “Je remercie une fois de plus les amis conservateurs qui m'ont suivi sur le terrain où je les appelais ; je n'épargnerai rien pour faire mieux respecter désormais leurs sentiments religieux, qui sont les miens, et leurs intérêts légitimes.

“Je remercie les amis républicains qui n'ont point douté de ma parole ; leur foi ne sera point trahie. L'homme qui a lutté devant vous ne se rappellera aucun adversaire après la bataille.”

Dieu veuille que M. de Vogüë puisse trouver parmi ses collègues assez d'hommes inspirés de ces bonnes intentions pour infuser à la représentation nationale cet esprit de concorde et de fraternité dont la République avait fait sa devise.

## LA PAGE DES ENFANTS

LE PETIT POUCKET.

Ils étaient cinq enfants qui jouaient dans un parc, trois filles et deux garçons, habillés d'étoffes claires et riches, le teint beau et animé, les yeux tout pareils, d'un bleu passé et changeant; les mains et les pieds un peu longs, où s'attestaient une hérédité de race et la structure anglaise, le père, M. le comte de Maare, ayant épousé miss Maud Hawkins, fille d'un lord millionnaire.

Livrés à eux-mêmes, échappés à la surveillance des gouvernantes pendant une sortie des parents, les enfants s'en donnaient à cœur-joie de courir et de s'attraper, bondissant, malgré la défense, au milieu des pelouses et écrasant les fleurs des plates-bandes. En tête, Lucy secouait les flammes de ses cheveux fauves; Pierre suivait, fougueux et brusque, avec une lèvre inférieure qui saillait, dédaigneuse. Derrière s'égrenaient Jean, le comique de la troupe, un noiraud grimaçant et trapu, et France et Jacqueline, plus petites, qui restaient bien loin distancées.

Comme ils arrivaient à une barrière qui fermait le parc du côté du village, ils aperçurent un garçonnet, blême et chétif, collé à la claire voie. Il les mangeait des yeux, extasié de voir des êtres si bien habillés, si beaux, libres de s'ébattre en un tel jardin, pareil au Paradis. C'étaient surtout les petites filles qu'il contemplait, avec des yeux troublés de honte et un sourire pâlot à la fois triste et étrange.

— Qu'est-ce que tu fais là? demanda Pierre.

Il ne répondit pas tout de suite, intimidé.

Jean lui fit une grimace, puis, sautant aux barreaux et aboyant avec rage, imita le chien de garde. L'enfant, qui s'était un peu reculé, souriait encore, humilié, et des larmes prêtes à perler aux cils.

— Est-ce que tu es un pauvre? interrogea Pierre, un dédain avançant sa lèvre charnue.

L'enfant secoua la tête assez fièrement.

— Eh bien, alors, va-t'en! ricana Jean avec un pied de nez, suivi du geste menaçant de lui tirer les cheveux et de lui envoyer un coup de poing dans la figure et un coup de pied dans le ventre; pantomime qui fit rire tout le monde, et même le petit paysan.

— Comment t'appelles-tu? demanda Lucy.

Il balbutia.

— Comment dis-tu? Parle plus fort? On ne t'entend pas?

Il répéta:

— Je suis Jacquot, on m'appelle aussi "Le petit Poucet"!

Ce fut un étonnement dans la bande: le petit Poucet? Pourquoi? Comment? Et Jacqueline, qui était extrêmement naïve, interrogea:

— Est-ce vous qui avez tiré les bottes de l'Ogre?

Il sourit, de son sourire pâle, une clarté de rêve en ses petits yeux verts, où une intelligence précoce s'éveillait.

— Pourquoi le petit Poucet? dit Lucy.

Il repartit:

— Parce que je suis le plus petit de mes neuf frères.

— Vous êtes neuf! s'écria France avec étonnement.

— Oh! nous ne sommes plus que quatre; les autres sont morts, dit-il, de la maladie.

Il ajouta:

— On les a enterrés tout au bout du cimetière, là où il y a tant de fleurs jaunes.

Un silence tomba. Les enfants riches le considéraient, et il leur sembla extrêmement petit, en effet.

— Viens jouer avec nous, petit Poucet! fit tout à coup Jacqueline.

— Oui, viens! dit France.

— Viens donc! répéta Pierre.

— Viens! je t'en prie! ricana Jean, en mettant la main sur son cœur; je te donnerai un bonhomme en pain d'épice à cheval sur un cochon.

— Et moi, un ballon, dit Jacqueline.

Lucy objecta:

— Papa a défendu...

Mais Pierre, dédaigneux, cria:

— Viens tout de suite, petit Poucet! Tu ne peux pas entrer; eh bien, passe pardessus la barrière, hisse! hisse! poussez, hop! allons, hop!

Tirillé, attiré par une quantité de mains blanches, le petit Poucet, non sans se déchirer aux

pointes, dégringola de l'autre côté, au milieu des enfants.

— Jouons à courir, dit Pierre, c'est toi qui l'es !

Et il lui allongea une bourrade en prenant la fuite ; tout le monde s'éparpilla. Le petiot, comme si Lucy seule l'attirait, avec ses cheveux de flamme, s'acharna derrière elle. Vive et preste, elle lui échappait, d'un rire moqueur. Aussi, brusquement lassé, prit-il Jacqueline en raccroc. Mais, avec mauvaise foi, elle se refusa à l'être. Un caniche noir était venu se mêler à leur jeu.

— Eh bien, alors, dit le petit Poucet, c'est le chien qui le sera !

Et vivement, il toucha le caniche en criant :

— C'est toi qui l'es !

Tout le monde se sauva, poursuivi par le caniche qui avait si bien compris le jeu qu'il courut droit sur le petit Poucet, le mordit et lui fendit son pantalon. Jean trouva cela si drôle qu'il passa un croc-en-jambe au petit et l'aplatit dans l'herbe. Les fillettes, plus délicates, trouvèrent cela traître, et le petit Poucet se relevant, déchiré et meurtri, eût montré les dents, sans un regard de Lucy, qui le contint. Grottesque, Jean feignait de sangloter, par désespoir, se roulait à genoux, demandant pardon.

Le petit Poucet le regarda avec une expression supra-lucide, un regard de mépris et de pitié extraordinaire chez un enfant ; puis, reportant ses yeux vers les arbres scintillants de soleil, les feuilles pailletées et étincelantes d'aigrettes, il murmura :

— Il y a des étoiles dans les arbres !

— Est-il bête ! s'écria Pierre.

Mais Lucy souriait d'une façon vague.

— Des étoiles, répéta Jacqueline, où ça ? des étoiles ? Il n'y a pas d'étoiles dans le jour, c'est la nuit qu'il y en a.

— Des bêtises ! Jouons ! dit Pierre. Faisons un jardin. Tu seras le jardinier. Va cueillir des fleurs, et nous les planterons. Viens, prends la brouette.

— Papa a défendu... intervint encore Lucy.

— C'est moi qui commande, ordonna Pierre irrité. Va tout de suite, petit Poucet, arrache toutes ces roses !

L'enfant obéit, et comme il revenait, avec la

petite brouette chargée de fleurs, vers le jardin que les enfants creusaient et disposaient avec leurs mains, Jean lui glissa, traîtreusement, une poignée de terre dans le cou. Cette fois, le petit Poucet, indigné de voir rire tout le monde, excepté Lucy, sauta à la gorge de son ennemi.

— Kiss ! kiss ! cria Pierre. Assomme-le, Jean !

Le chien aboyait, les petites filles faisant cercle se lamentaient, Pierre jetait de la terre dans le visage du petit Poucet, qui, les bras enchevêtrés dans ceux de Jean, roulait par terre avec lui, jambes tordues, souffle rauque, yeux assassins.

Tout à coup une voix terrible retentit, une main rude saisit le petit Poucet par la ceinture et le jeta à trois pas.

— Qu'est-ce que ça signifie ! Pourquoi vous battez-vous ? D'où sort ce pouilleux ?

Les petits de Maure, consternés, reconnurent leur père et leur mère, celui-ci sévère et menaçant, celle-là hautaine, avec un air de morgue courroucée ; dans leur empressement de se disculper, ils parlèrent tous à la fois :

— C'est lui qui a commencé, il a battu Jean, il est entré dans le jardin !

Sûle, Lucy se taisait. M. de Maure secoua le petit Poucet avec violence.

— Qui t'a permis d'entrer ici ?

Il répondit, en désignant les enfants riches :

— C'est eux qui m'ont dit d'entrer.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Jean.

Et les autres répétèrent : — Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !

Mais Lucy, dédaignant de mentir, avoua, s'accusant elle-même par fierté :

— Si, c'est nous ; nous l'avons aidé à passer par-dessus la barrière !

— Malgré ma défense, gronda M. de Maure, jouer avec des polissons, des galeux, des va-nu-pieds ! regardez-moi ça !

Il désignait le pantalon fendu du petit Poucet, dont M<sup>me</sup> de Maure détournait les yeux avec dégoût.

— Vous serez punis, dit-elle d'une voix sèche aux enfants.

— Et ces fleurs, exclama le comte, qui les a cueillies ?



— Lui, c'est lui ! déclara Pierre en montrant l'enfant du doigt.

— Non, dit encore Lucy généreusement ; c'est nous qui l'avons envoyé les cueillir.

— Et tu oses battre mes enfants par surcroît ! cria M. de Maure sans tenir compte de l'intervention, et empoignant le petit Poucet aux oreilles.

— Non, dit Lucy, c'est Jean qui a commencé en lui mettant de la terre dans le cou.

— Va-t'en, dit M. de Maure au petit Poucet qui tremblait de tous ses membres, et si jamais !... entends-tu bien, si jamais !... je te ferai donner une de ces fessées dont la peau te saignera et te pèlera ! Petit crotté, petit mendiant ! Attends ; par où t'en vas-tu ? Tu es venu par la barrière, repasse par la barrière !

Le petit Poucet, affreusement pâle, essaya de grimper aux barreaux de la claire-voie ; mais comme personne ne l'aidait cette fois, ses efforts lamentables et ses contorsions servirent de spectacle grotesque, et divertirent les de Maure et leurs enfants.

— Tu as bien su entrer, ricanait le comte ; tu sauras bien sortir !

Dans la lutte du petit Poucet se colletant avec la clôture, son pantalon craqua tout à fait. Un éclat de rire cruel, général, s'éleva ; même Lucy souriait. Le petit Poucet, qui s'écorchait aux pointes, enfin hissé au faite, aperçut ce sourire, et le cœur crevé, se laissa tomber comme une masse, puis, se relevant, prit le galop, disparut en une fuite désespérée, tout petit, décroissant sur la route, les coudes collés au corps et le pan de sa chemise au vent.

Les enfants furent sévèrement punis, privés de dessert pour quinze jours ; une gouvernante fut renvoyée, M<sup>me</sup> de Maure annonça que de huit jours elle ne parlerait pas à ses filles. On ne pensait plus au petit Poucet, quand on apprit avec étonnement qu'on l'avait trouvé noyé, la bouche et les yeux pleins de vase, dans un petit étang pourri où les paysans jettent les portées de leurs chattes, et qu'on appelle à cause de cela : "la mare aux chats !"

*Paul Marguerite.*

#### SOLUTIONS

##### No. IX.

##### PHRASE POINTÉE.

Que de fleurs ont passé qu'on n'a pas su cueillir.

##### LA QUESTION

##### *Le proverbe.*

En détachant le premier mot du premier vers, le deuxième mot du deuxième vers, et ainsi de suite jusqu'au septième mot du septième vers, on compose le Proverbe :

*Ce que femme veut, Dieu le veut.*

##### PHYSIQUE AMUSANTE.

##### LA LENTILLE DE GLACE

En recevant les rayons du soleil à travers un verre de forme lenticulaire, on les concentre sur un point appelé *foyer*, où ils allument et brûlent les corps combustibles qu'on y expose.

On peut répéter cette expérience en taillant un morceau de glace en lentille, et si elle est d'une

grandeur convenable, bien polie et sans soufflures, elle aura la propriété de concentrer les rayons solaires et d'allumer l'amadou, la poudre, etc.

On croit que la première expérience de ce genre a été faite par Scoresby, dans ses voyages aux régions polaires. Les navigateurs taillaient à coups de hache une lentille colossale dans la glace d'un iceberg, orientée de manière à concentrer les rayons du soleil sur des matières inflammables.

##### No. X

Quel est le philosophe qui a dit : *Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ?*

A quelle époque remonte l'usage des manchons ?

##### ANAGRAMME

Je suis un corps solide et ma couleur est brune ;  
Mêlez, je donne un nom au cours que suit la lune ;  
Mêlez et je deviens costume féminin ;  
Mêlez encor, lecteur, et je suis Africain.

## CUISINE.

### SOUPE À LA FLAMANDE

Prenez des navets et des pommes de terre ; coupez-les en tranches et mettez-les dans de l'eau, avec du sel, poivre et croûtes de pain ; faites bouillir et laissez cuire. Ceci fait, passez à la passoire, laissez faire un bouillon, ajoutez beurre et cerfeuil haché ; remuez et versez dans la soupière.

### POULET A L'ITALIENNE.

Coupez en deux, comme le pigeon, un petit poulet. Le passer au beurre, puis mouiller avec bouillon et vin blanc. Ajouter bouquet garni, un peu d'ail, clou de girofle, sel, poivre, cuire à petit feu, — passer ensuite la cuisson, la faire réduire, et lier avec du beurre, maniée de farine. On verse cette sauce sur le poulet dans un plat à gratin ; on saupoudre de fromage Parmesan et l'on remet au four doux.

### ROCK BISCUITS (*recette anglaise*).

Cassez six œufs dans une écuelle, battez-les jusqu'à ce qu'ils soient très légers, ajoutez très doucement une livre de sucre fin, une demi-livre de farine, puis des raisins de Corinthe. Mêlez bien le tout, puis remplissez de petites formes avec ce mélange.

Mettez-les dans un four modéré pendant une demi-heure. Ces biscuits peuvent se garder longtemps si l'on a soin de les mettre dans une boîte de fer blanc à un endroit sec.



### MANIÈRE DE FAIRE DU BON CAFÉ.

Une cueillerée à soupe de café moulu ; un blanc d'œuf ; une tasse d'eau bouillante. Ebouillantez la cafetière. Mettez dans le café  $\frac{1}{4}$  tasse d'eau froide et le blanc d'œuf. Ajoutez y l'eau bouillante, et faites bouillir cinq minutes. Poussez la cafetière sur l'arrière du poêle pour qu'il soit chaud sans bouillir. Versez un peu du café et remettez le dans la cafetière, et faite ainsi plusieurs fois. Faites reposer cinq minutes, et servez.

### NOTE DE L'ADMINISTRATION.

Lorsque nous avons expédié "LE COIN DU FEU" à nos présents lecteurs, nous avons déclaré que nous ne réclamerions pas le prix de l'abonnement avant que six mois se fussent écoulés ; il y a de cela *dix mois*. Nous prions, en conséquence, nos abonnées de ne pas tarder à se mettre en règle avec nous.

## ICI ET LÀ.

— Le premier point à régler pour une maîtresse de maison en matière d'économie domestique, dit une correspondante du *Home Journal*, c'est celui du loyer. Quel montant peut-on prélever sur le revenu annuel de la famille pour cet article du budget? Il n'est pas rare qu'on laisse dépendre du hasard, d'une fantaisie ou du voisinage de ses amis une décision aussi importante. Il y a pourtant un principe à observer afin de maintenir l'équilibre désirable. Une règle assez sûre est celle qui alloue, pour la location d'un logement, un quart du salaire ou du revenu dont on dispose...

Nous avons déjà vu que certain économiste français moins libéral et peut-être plus sage n'accordait que le douzième de la rente annuelle. Il faut conclure de cette divergence que les mœurs, les habitudes et surtout le prix des objets nécessaires à la vie dans chaque pays doivent être pris en considération dans le règlement de cette question.

Nous serions d'avis de choisir pour notre pays un moyen terme entre ces deux opinions. Le problème cependant est d'une solution difficile, et nous engageons les économistes canadiens à l'étudier pour le bénéfice du public.

*Nettoyage des carafons.* — Déchirez en petits morceaux le papier d'un journal, et remplissez-en à moitié le carafon où le vin aura déposé. Ajoutez de l'eau savonneuse et quelques gouttes d' ammoniaque. Secouez vivement ce mélange et rincez le carafon à l'eau claire, quand vous le verrez parfaitement nettoyé et brillant.

— Parmi les artistes français arrivés à New-York, en route pour l'Exposition Universelle, les journaux de la métropole américaine mentionnent M. Forain caricaturiste et collaborateur au *Figaro*, à *L'Echo de Paris*, à *La Vie Parisienne* et au *Journal Amusant*. M. Forain s'est tout de suite mis à l'œuvre pour étudier et croquer *sur le vif* les types originaux que lui offrent les citoyens de

la Grande République. Dans un concert qui fut donné en faveur d'une bonne œuvre, quand il traversa l'Atlantique, à bord de la *Bourgogne*, sa collaboration consista dans le dessin du programme. La vente de cet article, dont M<sup>me</sup> Forain elle-même se chargea, ajouta à la recette deux cent soixante-huit piastres. M. Forain, décoré de la Légion d'Honneur le 14 juillet dernier, serait le premier caricaturiste ayant obtenu cette faveur.

— M. Alexandre Guilmant, qui s'est fait entendre à Montréal, est organiste à l'église de la Trinité de Paris, commandeur de l'ordre de Saint Grégoire le Grand, et en même temps célèbre compositeur. Il a été invité par les directeurs de l'Exposition de Chicago à donner des auditions sur l'orgue du Festival Hall.

— M. et M<sup>me</sup> Paul Bourget, qui se sont arrêtés quelques jours à Newport avant de se soumettre à l'épreuve du World's Fair, y ont été accablés d'amabilités et d'hommages par l'aristocratie américaine. En quittant Newport, le célèbre écrivain français et M<sup>me</sup> Bourget se sont rendus à Boston, l'Athènes de la Nouvelle Angleterre, que tous les artistes européens sont curieux de connaître.

— C'est par le fait d'un oubli que les *Aventures d'un papillon bleu* publiées dans le dernier numéro du COIN DU FEU ne portaient pas la signature de l'auteur, Alp. Daudet.

— Paul Margueritte, dont nous publions une nouvelle, est un des jeunes les plus brillants de l'école naturaliste.

Il est le fils de l'illustre général Margueritte qui trouva la mort sur le plateau de Sedan.

Ce brave officier commandait la cavalerie dans cette fameuse charge où tous marchaient à une perte certaine.

L'empereur Guillaume, en les voyant se ruer sur ses troupes compactes, s'écria avec admiration : Ah ! les braves gens !

## Une Page d'Histoire.

C'était en réalité une très belle chevauchée de princes que celle faisant son entrée dans la ville de Metz il y a trois semaines.

L'empereur allemand avait à ses côtés le prince de Naples, — fils d'Humbert qui règne sur la Lombardie et la Vénétie par la grâce des Français, — et le roi du Wurtemberg, le régent de Bavière, les petits princes de la confédération germanique qui gravitaient autour du puissant maître de Berlin, tous bottés et le casque en tête.

Le roi prussien semblait avoir réuni toute l'Allemagne pour envahir à nouveau les provinces arrachées à la France, et dire à celle-ci : "Voyez comme je les tiens solidement sous la pointe de toutes ces épées royales."

Oui, c'était une très belle chevauchée de princes ; mais en somme, à part le jeune italien, qui regrettera, peut-être avant longtemps, de s'être ainsi fourvoyé, il n'y avait là que des princes allemands entourant un empereur allemand sur un terrain qui, après tout, est bien loin de Paris.

Il n'y a pas un siècle, en octobre 1808, on a vu tout ce que l'Allemagne, y compris la Prusse et l'Autriche, contenait de rois et de princes, moins le roi de Prusse représenté par son frère et François-Joseph d'Autriche, qui n'avait pas été invité, tous prosternés aux pieds d'un soldat français qui avait ramassé sur les champs de bataille de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland la puissante couronne de l'empire d'Occident qu'aucun être humain n'avait pu porter depuis la mort de Charlemagne.

Napoléon, dans les deux années précédentes, avait marché sur Vienne, et après avoir démembré l'Autriche qui l'avait attaqué, s'était retourné contre la Prusse pour la punir à son tour de son agression et, dans sa marche triomphale ne s'était arrêté qu'au Niémen après que la Russie, alors alliée à la Prusse, eût demandé grâce pour celle-ci. Les troupes françaises étaient restées un an à Berlin, et la moitié de la Prusse avait été détachée pour donner au plus jeune frère du vainqueur, à Jérôme, le royaume de Westphalie. Le roi de Prusse, ainsi écrasé l'année précédente, était encore en 1808 réfugié à l'extrémité de son royaume, à Koenigsberg.

L'empereur des Français, voulant conférer avec son nouvel allié, le czar Alexandre, désigna Erfurt, situé en plein cœur d'Allemagne, comme lieu de réunion.

Voici ce que dit Thiers de cet événement :

" Il se trouvait encore sur le Rhin des détachements de la garde impériale, Napoléon dirigea un superbe bataillon de grenadiers de cette garde sur Erfurt. Il ordonna de choisir un beau régiment d'infanterie légère, un régiment de hussards, un de cuirassiers, parmi ceux qui revenaient d'Allemagne, et de les diriger également sur Erfurt, pour y faire un service d'honneur auprès des souverains qui devaient assister à l'entrevue. Il dépêcha des officiers de sa maison avec les plus riches parties du mobilier de la couronne, afin qu'on y disposât élégamment et somptueusement les plus grandes maisons de la ville, et qu'on les adaptât aux besoins des personnages qui allaient se réunir, empereurs, rois, princes ministres, généraux. Il voulut que les lettres françaises contribuassent à la splendeur de cette réunion, et prescrivit à l'administration des théâtres d'envoyer à Erfurt les premiers acteurs français et le premier de tous, Talma, pour y représenter Cinna, Andromaque, Mahomet, (Edipe. Il donna l'exclusion à la comédie, bien qu'il fit des œuvres immortelles de Molière le cas qu'elles méritent ; mais, disait-il, on ne les comprend pas en Allemagne. Il faut montrer aux Allemands la beauté, la grandeur de notre scène tragique, ils sont plus capables de les saisir que la profondeur de Molière. Il recommanda enfin de déployer un luxe prodigieux, voulant que la France imposât par sa civilisation autant que par ses armes.....

" Alexandre arriva le 25 septembre à Weimar, voulant résider dans cette cour de famille jusqu'au 27, jour assigné pour la réunion à Erfurt. Napoléon, de son côté, avait quitté Paris, précédé, entouré et suivi de tout ce qu'il y avait de plus grand dans son armée. M. de Talleyrand était l'un des personnages qu'il avait dépêchés en avant, pour donner au langage, à l'attitude de tout le monde, la direction qu'il lui convenait d'imprimer..... Erfurt était devenu le rendez-vous de souverains, le plus extraordinaire dont

L'histoire fasse mention. Aux empereurs de France et de Russie, au grand duc Constantin, au prince Guillaume de Prusse, au roi de Saxe, s'étaient joints les rois de Bavière et de Wurtemberg, le roi et la reine de Westphalie, le prince primat, chancelier de la confédération, le grand-duc et la grande-duchesse de Bade, les ducs de Hesse-Darmstadt, de Weimar, de Saxe-Gotha, d'Oldenbourg, de Mecklembourg-Strelitz et de Mecklembourg-Scluverin et une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, avec leurs chambellans et leurs ministres. Ils dinaient chaque jour chez l'Empereur, assis chacun à son rang. Le soir, on allait au spectacle dans une salle de théâtre que Napoléon avait fait réparer et décorer pour cette solennité. La soirée s'achevait chez l'empereur de Russie. Napoléon, s'étant aperçu qu'Alexandre avait de la difficulté à entendre, à cause de la faiblesse de son ouïe, avait fait disposer une estrade à la place que l'orchestre occupe dans nos théâtres modernes, et là les deux empereurs étaient assis sur deux fauteuils qui les mettaient fort en évidence. A droite, à gauche étaient rangés des sièges pour les rois. Derrière, c'est-à-dire au parterre, se trouvaient les princes, les ministres, les généraux, ce qui a

donné lieu si souvent de dire qu'à Erfurt il y avait un parterre de rois. On avait représenté Cinna, on représenta Andromaque, Britannicus, Mithridate, Œdipe. A cette dernière représentation, un fait singulier frappa l'auditoire d'étonnement et de satisfaction. Alexandre, tout plein du nouveau contentement que Napoléon avait eu l'art de lui inspirer, donna à celui-ci une marque de la plus douce, de la plus aimable flatterie. A ce vers d'Œdipe : *L'amitié d'un grand homme est un présent des dieux*, Alexandre, de manière à être aperçu de tous les spectateurs, saisit la main de Napoléon et la serra fortement. Cet à-propos causa dans l'assistance un mouvement de surprise et d'adhésion unanime."

Nous rappelons cet épisode de l'épopée impériale afin qu'on n'oublie pas que si le Rhin est en ce moment allemand, la moitié de l'Allemagne, de l'Autriche, toute l'Italie, la Belgique et la Hollande étaient en 1808 sous la domination française.

Si les soldats français ont pu de 1804 à 1812 dépasser trois fois la Vistule, il n'est pas chimérique d'espérer que leurs petits-fils pourront, dans un avenir plus ou moins rapproché, réapparaître sur le Rhin.

D.

### Lettres d'une marraine à sa filleule.

(SUITE.)

Dans ces œuvres éphémères, la forme ne sauve pas même le fond; des sentiments très-vulgaires, quand ils ne sont pas très blâmables, y parlent un langage qui veut être passionné et qui ne peut être que prétentieux et emphatique. Je ne sais si j'aurai toujours assez d'influence sur vous pour vous garantir de la connaissance de ces œuvres, dont l'inutilité est le moindre défaut; mais je vous conjure, en tout cas, de vous prémunir contre leur action en lisant d'abord les œuvres de Charles de Bernard, de MM. Jules Sandeau et Octave Feuillet. Vous trouverez dans les livres signés de ces noms des pensées morales exprimées dans un style si fin, si délicat et si élégant, que je ne craindrai plus pour vous l'action délétère de certains romans contemporains. Quand le goût s'est formé par la connaissance des meilleures productions de chaque genre, il ne peut plus

quitter les hauteurs, pour s'égarer dans les bas-fonds; si l'on veut éviter l'humiliante métamorphose des compagnons d'Ulysse, il faut imiter la sage précaution de ce héros, et fermer ses oreilles jusqu'à ce que l'on ait atteint le but que l'on s'était assigné; quand on y est arrivé, tout danger est écarté, car on ne revient plus sur ses pas.

Ce n'est point un article bibliographique que je vous adresse; il faudrait, pour m'acquitter dignement de cette tâche, des connaissances et des facultés d'analyse et de critique qui me manquent. Vous désiriez une revue familière et sommaire de quelques-uns des livres que vous pouvez lire: je vous l'envoie, hâtive, écourtée, me réservant de revenir sur ce sujet important, et de vous entretenir des chefs-d'œuvre classiques qu'il serait à la fois honteux et malheureux de ne point connaître.

## V.

Je reçois votre lettre à l'instant même, ma chère enfant, et j'y réponds séance tenante. Cette lettre m'a d'abord étonnée et affligée; je reconnaissais bien votre écriture, mais je ne reconnaissais pas votre sens droit et votre saine appréciation de toutes choses. Puis je me suis rassurée en expliquant à moi-même les toutes petites causes physiques qui ont influé sur votre imagination. Nous ne sommes pas le sexe *fort*; nous ne puisons pas tout en nous-mêmes, joies ou tristesses; nous sommes accessibles à mille impressions extérieures qui agissent sur notre organisation, qui nous abattent ou nous relèvent; en un mot nous sommes nerveuses. Quand cette disposition sert à donner plus de délicatesse à nos perceptions et à nos sentiments, il n'y a pas lieu de s'en plaindre et de la condamner. Mais si cette délicatesse dégénère en faiblesse: si les effets doivent en devenir pénibles pour les autres et pour nous-mêmes, il faut la combattre de toutes ses forces en agissant sur notre personne physique par des calmants, par un exercice modéré, par le travail surtout, souverain remède de tous les maux; — sur notre être moral par la raison, qui condamnera les appréciations exagérées; par un sentiment généreux et équitable, qui blâmera les préoccupations égoïstes et distraira notre pensée des petites peines qui nous sont propres, pour les reporter vers les grandes douleurs qui sont le partage des autres.

Vous m'écrivez par un de ces jours brumeux, pluvieux, semblables à ceux des mois les plus tristes de l'année: le vent gémit autour de vous, la pluie tombe; Aliane a été passer la journée à son couvent pour assister à la fête que ses compagnes donnent à leur supérieure; par une coïncidence désagréable, M. de Guymont vous a quittée aussitôt après le dîner pour se rendre à l'appel qui lui avait été adressé par un ami malade. Vous voilà donc seule pour une grande partie de la soirée, et vous m'écrivez que *votre mari a préféré la compagnie de son ami à la vôtre ... que cette préférence vous fait appréhender de tristes heures...* Que sais-je! Ma chère Hélène, est-ce bien vous qui avez écrit ces lignes regrettables? J'y vois beaucoup de dépit mêlé à beaucoup d'injustice, et à une certaine dose d'égoïsme. Non, cette lettre n'est pas de

vous, — ou bien, ainsi que je le disais tantôt, elle a été écrite dans l'un de ces moments où le système nerveux, ébranlé par des causes extérieures, ne perçoit plus distinctement les choses, et les présente à notre imagination, dénaturées par une certaine faiblesse qui se complaît dans l'image des maux imaginaires et dans l'expression des plaintes puérides et injustes.

Vous ne savez pas rester seule, dites-vous: il faut l'apprendre. Aujourd'hui votre mari vous a quittée pour un ami souffrant; une autre fois ce sera pour une affaire, et même pour un plaisir auquel vous ne pourrez prendre part. Voulez-vous lui interdire à jamais de revoir de temps en temps ses amis célibataires, d'assister à un dîner, à une réunion dont vous ne ferez pas partie? Voulez-vous peser sur son existence, l'empoisonner par des exigences ou des bouderies, amener peut-être, dans un temps plus ou moins éloigné, la réalisation des craintes qui aujourd'hui sont chimériques? Ce n'est pas ainsi que l'on obtient une affection durable; les cœurs faibles et lâches peuvent se soumettre à ce despotisme, car le moment présent est tout pour eux, et, pour obtenir une trêve, ils s'exposent à recommencer sans cesse le combat; mais les âmes élevées ne peuvent supporter cette contrainte; il n'y a de durable dans l'ordre des sentiments que ce qui est volontaire. Pourriez-vous accepter l'humiliation d'imposer un sacrifice? Voulez-vous enlever à celui qui vous le fait la satisfaction de l'accomplir par sa seule volonté?

Vous allez peut-être me trouver bien sévère pour les femmes, bien indulgente pour les hommes? Mon enfant, l'origine d'un grand nombre des maux de ce monde se trouve justement dans la confusion qui se produit dans les esprits à propos de la prétendue égalité de l'homme et de la femme. Leurs droits et leurs devoirs, égaux en principe, diffèrent essentiellement dans l'application. Ils marchent au même but, mais par des voies différentes. En retour du labeur qui lui donne l'existence, de l'expérience qui l'éclaire, de la protection qui lui fraye sa route, à elle et à sa famille, la femme doit donner à son mari la paix intérieure, et elle n'y parvient que par cette vertu qui s'appelle le sacrifice intelligent.

(A Suivre.)

## UNE VENGEANCE A BORD.

Nous nous trouvions en plein Océan, réunis sur le pont de la *Mélusine*, au branle-bas du soir. La prière terminée, l'adjudant *Vert-de-Gris*, notre capitaine d'armes, penché vers le fanal que lui présentait un matelot, fit la lecture des punitions.

“ Lamadec, deux heures de peloton, *pour mauvaise tenue à l'exercice* ”

“ Agomart, deux repas de retranchement ; *retard de deux minutes à l'appel des factionnaires.* ”

“ Desfandais, deux jours de fers, quatre heures de peloton ; *a dormi dans le bastingage, étant de quart.* ”

“ Bassaler, quatre jours de fers ; *a donné un coup de pied au cochon des aspirants.* ”

C'était tout.

L'on rompit le cercle ; les mathurins coururent aux bastingages ; chacun eut vite fait de reconnaître son hamac, puis de disparaître dans la batterie pour y prendre un peu de repos.

\* \* \*

Le libellé de la dernière punition m'avait laissé rêveur : passer quatre jours à fond de cale, avec les fers aux chevilles, pour avoir donné un coup de pied à un cochon, cela me semblait un peu raide.

Je connaissais Bassaler, l'homme puni : il nous était récemment arrivé de France avec un détachement destiné à renforcer notre effectif. Inscrit maritime, ayant depuis plusieurs années accompli son temps de service obligatoire, il avait été rappelé à l'activité, en exécution d'un jugement du tribunal de Saint-Malo qui le condamnait à deux mois de prison et deux ans de service à l'Etat à deux tiers de solde, pour rébellion à bord d'un navire de commerce. Cette condamnation, portée sur son livret, n'était point pour lui concilier la bienveillance des chefs, et j'avais eu maintes fois occasion de remarquer que, pour des motifs futiles, son nom figurait sur le cahier de punitions.

Dès son arrivée parmi nous, on l'avait placé à l'artimon comme gabier supplémentaire. C'était un *typ*, que ce matelot, un original, ne s'exprimant que par monosyllabes. C'était aussi un *crâne lascar*, disait Corellou, son chef de hune. De fait, il remplissait son service admirablement : le premier grimpe, dès que la manœuvre l'exigeait, très agile, semblant ignorer le danger, il choisissait toujours le poste le plus périlleux ; restait des heures dans la mâture, par les temps les plus mauvais, pour *épisser une ralingue* ou *frapper un rabau* : l'ouvrage terminé, il venait s'accouder sur la *lisse*, fumait sa pipe, les yeux perdus dans l'horizon jusqu'à ce qu'un nouveau commandement lui fît reprendre son travail aérien.

Les gabiers, ses compagnons, avait voulu blaguer ce taciturne, qui les intriguait fort ; à leurs plaisanteries, plus ou moins spirituelles, il n'avait répondu que par un silence dédaigneux ; puis, à une provocation plus directe, il avait mis en demeure le meneur de la bande d'avoir à se mesurer avec lui, et lui avait flanqué une maîtresse tripotée ; personne n'avait plus songé à le taquiner ; il avait même conquis la sympathie de ses camarades par son affabilité et son empressement à rendre service.

Le goret, cause de la punition, était la propriété des aspirants : ces messieurs l'avaient embarqué pour assurer, en cas de nécessité, la variété de leur table. Ce passager était même assez gênant : il avait élu domicile sous le gaillard, et il n'était pas possible d'aller allumer sa pipe à la *mèche* une seule fois sans l'avoir dans les jambes. De tout l'équipage, il n'y avait guère que Yézou, le vieux gabier de beau-pré, qui ne se plaignit point de sa présence : il s'était institué son protecteur, lui servait sa pitance, veillait constamment sur lui, et paraissait se plaire en sa compagnie. A cause de cette fréquentation, on ne l'appelait plus autrement que Saint-Antoine, tandis que l'on donnait à son pensionnaire le nom de Yézou, ce qui d'ailleurs laissait le bonhomme absolument froid. Son zèle auprès de l'animal lui valait pas mal de paquets de tabac qu'il recevait du *carré*.

Comment Bassaler, doux aux humbles, s'était-il laissé aller à des voies de fait contre le quadrupède, encombrant sans doute, mais en somme inoffensif ? Je me posais cette question lorsque, passant dans l'entrepont, je rencontrai mon homme se rendant à fond de cale avec le groupe des punis.

— Hé bien ! Bassaler, on va don goûter de la broche ?

— Paraît, fourrier ; vous savez pourquoi ?

— Oui, pour *Yézou*. Qu'avais-tu après lui, au fait ?

— J'avais mis à sécher la coiffe de mon béret, il me l'a mangée.

Il continua son chemin. Je restai de plus en plus persuadé que son crime n'était pas bien grand.

\* \* \*

A quelques jour de là, le compagnon de saint-Antoine se balladait sans queue sur le gaillard. On lui avait coupé son appendice au ras de l'arrière-train “ aussi net qu'une tranche de saucisson, ” disait Yézou désolé, tout en soignant son ami. Il appliquait sur la cicatrice un emplâtre de tabac qu'il retirait de sa bouche, après l'avoir

bien mastiqué, et renouvelait toutes les heures ce pansement.

Il va sans dire que Bassaler fut soupçonné de ce nouveau méfait auquel il était d'ailleurs resté complètement étranger. Faute de preuves, l'on ne put sévir contre lui pour ce motif; mais le pauvre diable, déjà mal vu, se trouva en butte à une véritable persécution, surtout de la part du capitaine d'armes.

L'adjudant Vert-de-Gris personnifiait le pèsec de la plus mauvaise espèce : c'était un homme à l'esprit étroit, méprisé de ses collègues et détesté de ses inférieurs à cause de ses allures cauteleuses et de sa servilité auprès des chefs. Chaque punition infligée par lui était agrémentée d'un petit speech hypocrite : " Il aurait voulu ", disait-il, avec dans les yeux des larmes de crocodile, " certainement, il aurait bien voulu ne pas sévir ; mais sa conscience lui aurait reproché sa faiblesse. " Et il ne pardonnait jamais.

La passivité sombre de Bassaler l'exaspérait : l'on eût dit qu'il voulait le pousser à la révolte, tellement il s'acharnait après lui ; les petites vexations du début, retranchement de boisson, heures de peloton, firent place à des punitions plus graves, plus ou moins justifiées : les motifs ne manquent point quand on se donne la peine de les chercher.

Tout cela tournera mal, pensai-je. J'essayai d'intervenir, de plaider auprès du capitaine d'armes la cause du malheureux gabier. Je fus rabroué de la belle façon : " C'est une crapule, me dit-il ; " ces fortes têtes, voyez-vous, cela a besoin d'être maté ; mais j'en viendrai à bout, soyez-en sûr ; j'en ai vu bien d'autres ".

Un jour qu'il se trouvait en permission à Fort-de-France, Bassaler fit la rencontre du sergent d'armes Philippe, l'âme damnée de Vert-de-Gris. Comment lui, si réservé d'ordinaire, se laissa-t-il aller à faire des confidences ? Probablement il avait bu un coup de trop, et c'est ce qui lui délia la langue ; toujours est-il qu'il raconta au sergent avoir commission de rapporter à un gabier congné une bouteille de cognac. Philippe n'eut rien de plus pressé que de signaler au capitaine d'armes, son supérieur, ce manquement à la discipline ; l'on fouilla les permissionnaires à leur rentrée ; Bassaler fut trouvé porteur de la fiole, et on lui octroya dix jours de fers par les deux pieds.

Il endura cette nouvelle torture sans récrimination, mais devint de plus en plus sauvage ; une flamme sinistre brillait dans ses yeux lorsque, les hasards du service l'amenant sur le pont, il croisait l'un ou l'autre des deux sous-officiers chargés de la police du bord : le sergent Philippe ou Vert-de-Gris.

Pour tromper les longues heures du quart, je

faisais les cent pas sur le pont, fumant des cigarettes, songeant à la France. La nuit venait de tomber, le ciel était sombre. Dans une de mes allées et venues, je fus surpris d'apercevoir un homme immobile, tapi au bout de la drôme, Bassaler !... Que venait-il donc faire à cette heure, en cet endroit ?... Ralentissant ma promenade sans affectation, comme si je n'avais rien remarqué, j'allai me cacher près du tuyau de la machine derrière des toiles qui séchaient ; je pouvais voir sans être vu.

Au bout de quelques minutes d'attente, je compris : le capitaine d'armes venait assez souvent après son repas du soir fumer une pipe, assis sur le sabord qui domine les *port-haubans*. Je le vis arriver, il prit sa place habituelle ; il était seul, la moindre poussée eût suffi pour le jeter à la mer.

Je regardai l'homme embusqué, il rampait lentement le long de la glène de filin qui le dérobait à la vue du fumeur ; celui-ci, les jambes pendantes dans le vide, savourait tranquillement sa bouffarde. Le matelot avançait toujours. Il s'arrêta, se ramassa sur lui-même dans la posture de la bête féroce qui va bondir sur une proie.

Quittant brusquement ma cachette et me penchant vers l'ouverture béante :

— Capitaine d'armes, crierai-je, l'officier de quart vous réclame !

— L'officier de quart, répondit-il, j'y vais, où ?

— Sur la passerelle.

Il secoua le fourneau de sa pipe et s'en alla.

— Malheureux ! dis-je à Bassaler qui demeurait aplati dans l'ombre, qu'allais-tu faire ? j'ai tout vu.

Il murmura quelques excuses, me promit vaguement de ne plus recommencer. Le capitaine d'armes revenait, il s'éloigna par le panneau.

— Qu'est-ce que cela fait, sur le pont, cette vermine ? dit Vert-de-Gris. Mais à propos, fourrier, vous avez rêvé ! l'officier de quart ne sait que cela veut dire, il ne m'a pas appelé du tout. Serait-ce par hasard une plaisanterie, une gageure ?

— Sûrement non, capitaine d'armes, répondis-je troublé, ce n'est ni l'une ni l'autre... je croyais... j'avais cru entendre ; je me trompais ; excusez-moi de vous avoir dérangé.

Il ne se doutait pas que je venais de lui sauver la vie.

\* \* \*

La frégate remontant vers le nord, après avoir fait escale à Saint-Pierre et à Sydney, vint mouiller en rade de New-York. Dans cette dernière ville, l'amiral trouva une dépêche du ministre de la marine contenant l'ordre de retourner à la Martinique et de se préparer à rentrer en France.

Cette nouvelle, promptement connue à bord,



mit tout l'équipage en liesse. La campagne durait depuis trente mois ! Trente mois en mer ! cela commence à compter dans la carrière d'un mathurin ! L'on en voyait donc la fin, de cette croisière, qui semblait ne devoir jamais se terminer !

Dix jours de traversée, et nous arrivâmes devant le bassin de Fort-de-France ; l'on se mit à embarquer du charbon.

Tant que dura cette dernière escale, ce fut une véritable fièvre sur la *Mélusine* ; le jour, chacun s'escrimait à sa besogne ; la nuit venue, l'on se réunissait par groupes, l'on devisait du plaisir que l'on aurait à fouler de nouveau le sol de la patrie : à revoir, qui sa Bretagne, qui sa Normandie, qui sa Provence ; les veillées se prolongeaient fort avant dans la nuit et se terminaient par des refrains que l'équipage reprenait en chœur.

Enfin, un matin, l'on se débarrassa non sans peine des marchandes noires qui encombraient le pont, des blanchisseuses rapportant le linge, qui n'en finissaient pas de faire leurs adieux ; le temps était clair, propice pour le départ ; la voix du commandant se fit entendre :

— Chacun à son poste pour l'appareillage. Au cabestan !

On ne se le fit pas dire deux fois. Il fallait voir l'entrain de tous. La joie rayonnait sur tous les visages.

Quatre-vingts gars vigoureux s'attellent aux barres du treuil, poussent à l'épaulé de toutes leurs forces réunies. Les chaînes grincent et se raidissent. L'ancre résiste ; cette masse de fer ne veut point se laisser arracher du fond où elle est enlisée.

— La mère Tropicque nous tient ! Allons, souque un coup ! hardi les enfants ! c'est pour la France !... Au bruit des coups de sifflet des seconds-maitres, des clairons qui sonnent la charge, le cabestan commence à virer avec lenteur... Encore un coup, garçons ! Ça vient... L'ancre cède... L'ancre dérape... elle est à pic .. c'est maintenant à *courir*, qu'elle monte.

L'ancre est caponnée, l'on fait les saluts d'usage, l'hélice se met en mouvement, les pavillons s'abaissent encore une fois... Nous sommes en route pour France...

Deux semaines après, nous doublons les Açores.

\* \* \*

La situation de Bassaler ne s'était point améliorée durant cette dernière traversée, au contraire. Chaque soir, le livre des punis contenait son nom, et il ne quittait plus les fers que pour faire son quart la nuit. Il allait bien, le capitaine d'armes ! Sentant que sa victime allait lui échapper, il jouissait de son reste, redoublait de haine et de

persécution. Heureusement, me disais-je, le supplice du malheureux touche à sa fin ; dans huit jours nous arriverons, il sera congédié et pour toujours délivré de son bourreau ; aura-t-il, au moins, la force de patienter jusque-là ?

Quelle fut la cause qui précipita le dénouement, la goutte d'eau qui fit déborder le vase ? Je ne l'ai jamais su.

C'était par un soir de gros temps. Le navire tanguait furieusement, secoué par les paquets de mer qui embarquaient de temps à autre. Enervé par l'insomnie et le manque d'air, je serrai mon hamac et je montai sur le pont pour respirer un peu. A peine avais-je quitté l'escalier du panneau, j'entendis le cri :

— Un homme à la mer !

Courant à la sentinelle qui venait de donner l'alarme :

— Où ? lui demandai-je. Qui ?

— Là, par ce sabord ; je crois que c'est le capitaine d'armes.

En un instant tout le monde fut sur pied. L'on coupa la bouée, et, malgré le mauvais temps, l'on amena la baleinière de sauvetage.

Du haut du gaillard où j'étais juché, je m'efforçais de distinguer quelque chose à travers la nuit. De temps à autre l'on apercevait la lumière de la bouée, puis la baleinière qui dansait sur les lames. Dans un creux bouillonnant, je vis un point noir qui surnageait, s'agitait : — " Par ici ! " criai-je aux baleiniers ; droit devant vous !

J'eus la sensation de quelqu'un derrière moi ; j'entendis une respiration haletante.

Je tournai la tête. C'était Bassaler. Livide, hagard, il suait à grosses gouttes.

— Misérable, lui dis-je, c'est toi !... j'en suis sûr... Mais on va le sauver, et, cette fois, je ne t'épargnerai point...

— Ah ! vous dites qu'on va le sauver. Eh bien ! vous aller voir !

D'un bond formidable il s'élança par-dessus la lisse, je le vis fendre l'air, tomber et s'enfoncer dans un ramous blanc ; mais il nageait comme un requin ; la seconde d'après, il reparaisait sur les flots.

Quelques hommes arrivaient près de moi et derrière eux l'officier de quart.

— Qu'est-ce encore ? Qui vient de tomber ?

— C'est Bassaler, mon capitaine ; il s'est précipité...

— Mais il est fou ! la baleinière suffit. Que pourra-t-il faire par un temps pareil ?... Brave garçon tout de même !

A cause de la vitesse acquise, nous avions perdu de vue les naufragés. Le bâtiment revint sur le lieu du sinistre par une assez lente évolution. Au bout de vingt minutes d'attente, le commandant

fit hisser le signal ordonnant aux baleiniers de rentrer à bord. Ceux-ci cessèrent leurs recherches, et ramèrent vers la frégate ; Corellou, leur patron, cria de bas :

— Il n'y a plus personne, mon commandant. Ils sont perdus tous deux !

Pour l'acquit de sa conscience, le commandant fit faire " machine en arrière ", l'on explora encore la face tourmentée de la mer. L'on ne vit rien.

Une fois la baleinière hissée, Corellou rendit compte de sa mission.

— Nous apercevions le capitaine d'armes, j'ai cru que nous allions pouvoir le sauver, quoiqu'il fût bien exténué ; mon espoir a redoublé lorsque Bassaler, beaucoup plus vigoureux que lui, est arrivé à son secours ; mais tout d'un coup, voilà qu'ils se cramponnent l'un à l'autre, se débattent un instant, puis tous deux coulent à pic. Nous n'avons plus rien vu. C'est égal, ce sacré Bassaler, c'était tout de même un crâne lascar ! Sauter dans la baille par un temps pareil ! Faut pas avoir froid aux yeux ! surtout pour le père Vert-de-Gris, qui ne lui épargnait pas la broche...

— Bah ! est-ce qu'on pense à la rancune dans ces moments-là ? interrompit le second-maître Miossec.

La *Mélusine* reprit sa route.

\*.\*

Deux jours après, nous entrons dans le port de Brest.

En feuilletant le rôle d'équipage que j'allais rendre aux armements, je m'arrêtai au nom du capitaine d'armes, je lus :

" Disparu en mer le 15 mai 18, par 43° 22' latitude nord et 8° 50' longitude ouest. "

Et plus bas, dans la case de Bassaler :

" Disparu à la même date et au même point, en voulant porter secours au capitaine d'armes tombé à la mer. "

Je gardai pour moi seul le secret de ce drame. Pourquoi l'aurais-je révélé ? Les deux ennemis n'existaient plus, et le meurtrier s'était lui-même condamné à mort.

Aujourd'hui, que les années ont passé, jetant sur toutes choses leur voile d'oubli, que mes compagnons d'équipage sont dispersés ou dorment leur dernier sommeil, que notre vieille frégate elle-même est entrée dans le néant, j'ai cru pouvoir dire toute la vérité sans ternir aucune mémoire.

*Martial Moulin et Pierre Lemonnier.*

### Les Pianos " Pratte " à l'Exposition.

Dans la bâtisse principale de l'Exposition, au fond, dans la galerie principale, l'œil du visiteur est frappé par un étalage décoré évidemment par la main d'un artiste. C'est l'étalage des instruments de la maison L. E. N. Pratte ; et de fait, c'est le clou de l'exposition provinciale, cette année. Au centre l'on contemple un admirable orgue d'église, le " Vocalion, " qui, nous en sommes certains, attirera l'attention de toutes organisations religieuses qui se proposent de se procurer un instrument dont les qualités sont absolument parfaites. Et autour de ce roi des instruments, des orgues éoliennes qu'on ne se lasse pas d'écouter, une merveille musicale ; et puis, tout près, dix splendides pianos fabriqués par M. Pratte lui-même. Le mécanisme de ces beaux instruments, breveté par lui également, est uniforme pour chacun et est considéré comme supérieur aux mécanismes les plus en renom du continent. Quant à leur fini extérieur, rien encore de pareil n'a été offert ici, les boîtes sont en noyer du Caucase, en noyer de Perse, en Bois de rose du Brésil, en Acajou des Antilles, en Bois moiré, en Bois Primavera, en Bois d'Onyx. Pour les qualités, les éloges qu'en ont fait l'Albani et Lloyd sont là pour les proclamer hautement. Le piano " Pratte, " fait en vue de la qualité et non de la quantité, est un piano d'artiste ; aussi la plupart des artistes de Montréal se sont-ils empressés d'en commander chacun un. C'est toute une surprise offerte au public que ce déploiement d'instruments aussi parfaits, sortis des ateliers " Pratte " ; c'est en même temps une belle note pour l'industrie montréalaise.

Parmi les choses intéressantes de l'exposition Pratte, les visiteurs admirent un petit piano Clementi fait à Londres en 1798, et une série d'échantillons de mécanique de piano de différentes époques depuis 1797 jusqu'à nos jours.

Une foule considérable, au milieu de laquelle bon nombre d'acheteurs, examine l'exposition " Pratte, " et la foule va grandissant. C'est un beau succès d'exposition, ce sera aussi beau succès de vente.

Unlike the Dutch Process

No Alkalies

—OR—

Other Chemicals

are used in the preparation of

W. Baker & Co.'s

Breakfast

Cocoa,

*which is absolutely pure and soluble.*

It has more than three times the strength of Cocoa mixed with Starch, Arrowroot or Sugar, and is far more economical, costing less than one cent a cup. It is delicious, nourishing, and EASILY DIGESTED.

Sold by Grocers everywhere.

W. BAKER & CO., DORCHESTER, MASS.



UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE

Poitrine parfaite, Poudres  
par les

+ + Orientales

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

SANTÉ ET BEAUTÉ.

Une boîte avec notice, \$1.00. Six boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépot général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.



ETABLI EN 1858

T. GRAHAM

IMPORTATEUR DE

Porcelaines, Verreries, Lampes, Etc.

Défiant toute compétition dans le choix de Services de Toilette, à Diner, à Thé, etc., etc.

120 RUE SAINT-LAURENT,

MONTREAL.

APRES LES VACANCES

au bord de la Mer ou a la Campagne,

IL FAUT PENSER

que pour les beaux mois de SEPTEMBRE et OCTOBRE il faut

MESDAMES

vous faire faire un elegant costume de rue. Venez donc voir les plus elegantes marchandises chez

L. G. de TONNANCOUR,

TAILLEUR POUR DAMES,  
10 COTE ST. LAMBERT.

25,000

CERTIFICATS ATTESTENT LES GUERISONS PRODUITES

— PAR LE —

**VIN ST. MICHEL**

— DANS LES CAS DE —

**DÉBILITÉ**

Trois petits verres par jour auront pour effet de rendre l'appétit meilleur, la digestion facile, le sang circulera chaud dans les veines et les forces reviendront comme par enchantement.

**EN VENTE PARTOUT.**

25c.  
PAR BOTTE.  
**PILULES DE NOIX LONGUES  
DE MCGALE POUR  
AFFECTIIONS BILIEUSES &c.  
A VENDRE PARTOUT.**

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

**LES PILULES DE NOIX LONGUES  
DE MCGALE**

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

☞ Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Biliaux.

**TOUSSEZ-VOUS ?**

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

**Sirop de Térébenthine**

DU

**DR. LAVIOLETTE.**

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

217 Rue des Commissaires, Montreal.



**RIEN NE SURPASSE**

**Le Savon "SUNLIGHT"**

IL EVITE

*Le Fouillage, Les Durs Frottements,  
Les Douleurs dans le Dos, Les  
Mains Endolories.*

Ne Faites pas un autre lavage sans essayer le Savon **SUNLIGHT**

REFUSEZ LES IMITATIONS A BON MARCHÉ.

DEPOT DU SAVON SUNLIGHT, POUR QUEBEC:

**FRANK MAGOR & CIE.,**

**MONTREAL.**